

Direction des bibliothèques

AVIS

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

Seuils

suivi de

Il n'y a pas de porte

par
Eve Messier

Département des littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de maître ès arts (M.A.)
en littératures de langue française
option création

Décembre 2008

© Eve Messier, 2008



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Seuils

suivi de

Il n'y a pas de porte

présenté par :

Eve Messier

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Marie-Pascale Huglo
président-rapporteur

Catherine Mavrikakis
directrice de recherche

Martine Delvaux
membre du jury

SOMMAIRE

ŒUVRE : *SEUILS*

Le récit se construit sur le motif de la maison, comme lieu d'exil dans la familiarité même. La maison permet de mettre en scène une subjectivité paradoxale qui est à la fois exil de soi et présence à soi. À travers une poétique du lieu, une poétique du sujet est mise en place. La maison, la demeure, le lieu reflètent ici une représentation schématique du sujet. Le récit tend à un voyage dans le rêve de la subjectivité d'un personnage. *Seuils* est construit à l'image d'une toile narrative, formée d'une suite de fragments déployant une multiplicité de temps qui explorent le motif de la porte et de ses seuils, et le thème de la mémoire en tant qu'altérité en soi.

ESSAI : *IL N'Y A PAS DE PORTE*

L'essai inscrit l'écriture du récit dans une trame marquant la progression du projet, « de la conception à la réalisation ». Il y est question d'écriture et de langage. L'essai sonde les mécanismes des personnages, les rouages de l'altérité en soi, le jeu de la mémoire ainsi que le rapport de celle-ci au deuil dans *La maison étrangère* d'Élise Turcotte. Il s'agit de portes qui s'ouvrent et se referment sur des fragments de réflexions, personnelles et théoriques, et un accompagnement de la pensée de Turcotte.

Mots clés

création, Turcotte, subjectivité, mémoire, deuil

ABSTRACT

FICTION: *SEUILS*

The narrative is constructed on the pattern of the house, as a place of exile within an intrinsic familiarity. The house as a home allows the staging of a paradoxical subjectivity, which is at the same time an exile from one's self and a recognition of one's self. Through a poetics of the place, a poetics of the subject is developed. In this work, the house, the home, the place represent a schematic portrayal of the subject. The story consists of a journey through the dream of a character's subjectivity. *Seuils* is constructed like a narrative web, made up of a series of passages and time frames that explore the pattern of the door and its thresholds, and the theme of memory as an alterity within one's self.

ESSAY: *IL N'Y A PAS DE PORTE*

The essay sets the writing of the narrative in a framework describing the project's progression, "from conception to execution". It is about writing, composition and language. The essay studies the characters' mechanisms, the wheels of alterity within one's self, the motions of memory, and its connection with mourning in Élise Turcotte's *La maison étrangère*. It consists of a series of doors, opening and closing on fragments of reflexions, both personal and theoretical, and an accompaniment of Turcotte's work and poetics.

Key words

creative writing, Turcotte, subjectivity, memory, mourning

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|-----|
| <i>Seuils</i> | 1 |
| <i>Il n'y a pas de porte</i> | 99 |
| Les mémoires endeuillées d'Élise Turcotte | 101 |
| S'habiter dans sa propre altérité | 114 |
| De la porte à la toile | 118 |
| Personnages..... | 124 |
| BIBLIOGRAPHIE | 130 |

*À toi,
mon miroir, ma musique, mon toit.*

REMERCIEMENTS

À Catherine Mavrikakis, pour son accompagnement, pour sa confiance indéfectible, pour m'avoir donné la *possibilité*.

À ma mère, pilier inébranlable de courage et d'écoute, pour m'avoir transmis sa force, son espoir, sa joie de vivre.

À mon père, pour son savoir incommensurable, sa logique implacable et ses célèbres et infaillibles proverbes, *for showing me the path*.

À mon grand-père, ma mémoire, mon frère Pierre et ma grand-mère, pour leur intarissable foi en moi.

À Céline, mon âme communicante, sans qui ce texte n'aurait pas vu le jour.

À Marie-Claude, ma conscience, mon ange gardien.

À Sonia, pour son appui, et surtout son amour, inconditionnels.

À Catherine P., pour sa sagesse, son énergie, sa *vision*, pour m'avoir poussée à dépasser les limites.

À Rosemarie, pour son aide enthousiaste, et ses conseils qui font toujours voir, enfin, la lumière.

À Véronique, pour m'avoir lue, mon texte, et moi.

À Audrey, André et Élisabeth, pour leur présence, leur écoute et leurs encouragements de tous les jours.

Aux professeurs du Département des littératures de langue française, pour leur confiance en moi.

À Jean Larose, qui, le premier, m'a rappelée à l'écriture.

Au groupe de traduction d'Ernst & Young, en particulier Diane Blais, Pierre Caron et Maryse Leclerc, sans l'appui desquels je n'aurais pu mener ce projet à bien, pour leur patience, leur compréhension et leur grande flexibilité quant à ma charge de travail et mes horaires inhabituels.

À tous les autres, que je remercie en silence.

À Nino, pour m'avoir inspirée à y croire.

Merci.

Seuils

récit

Tranquillement, une saison s'esquive.

Je le sens dans mes mains, dans mes doigts qui frémissent et se recourbent. Le vent s'ébat librement dans la petite chambre sans porte. Il n'y a pas de volets à l'unique fenêtre. Je ne sais depuis combien d'heures je suis assise sur le lit, bien droite, fixant obstinément les carreaux des draps qui m'accueillent. Je voudrais bien, j'aurais bien voulu être capable, ne serait-ce qu'un moment, être capable de mesurer le temps. Un lampadaire brillait au coin de la rue, dehors, m'aveuglait un peu. Des voitures passaient parfois, fendaient le silence, le rai de lumière. Il devait être tard, je le sentais bien par le froid qui effleurait mes cuisses. Mais je ne pouvais pas bouger, m'étendre sur les draps étrangers. Les draps adoucis par l'usure, les draps rouges et bleus à motifs indiens, puis les rayés noir et blanc, ceux qui rappelaient la prison, une prison de roman. Les deux motifs entremêlés par les mêmes confusions. J'ai réussi au bout d'une heure, d'une minute, à passer ma main engourdie sur la surface accueillante, mais je me suis vite ravisée. Une série d'images m'attaquaient au moindre contact, surgissant du tissu, des bribes d'avant que le lavage ne pouvait effacer.

J'étais entourée de notes de musique. Partout, sur les murs, le plafond, des papiers collés chantaient leurs clefs de sol et leurs petits crochets. Quelques guitares derrière le lit simple, un piano devant, les autres instruments moins encombrants étalés sur le plancher ou accrochés, dans le désordre le plus poétique, dans la poussière, la seule odeur familière dans cette maison de bois craquant.

Voilà, la saison s'esquive pendant la nuit, sournoisement venant me rattraper, moi, seule sur le lit simple, seule dans le fouillis des draps.

Je ne m'y attendais pas, j'étais venue ici ce soir forte de ma foi, sûre de mon coup, certaine que cette porte était close, close depuis si longtemps... Mais voilà, il n'y a pas de porte. Pas ici, pas ce soir. La petite chambre donne sur un salon, là-bas, mais je suis recluse, je suis prisonnière des draps. La musique m'entoure, silencieuse et rebelle, colle à ma peau, et *il n'y a pas de porte*. Il n'y en a peut-être jamais vraiment eu.

Peut-on vraiment se représenter une jeune femme nue, transie de froid, lovée dans des draps étrangers, entourée d'instruments vivants et de musique silencieuse, protégée dans ses souvenirs par le désordre familial, attendant pendant des heures le coup de cymbale qui fera retentir un trait impossible, l'empêchera de tout raconter?

Je m'imagine un orchestre qui, à ce moment précis, entamerait le point vibrant de sa symphonie, ou bien le roulement de tambour au théâtre, pour passer à l'autre scène, ou peut-être simplement pour terminer, sans tenter d'expliquer, sans tenter de mettre des mots sur ce qui ne peut en recevoir. J'aimerais tant ne pas avoir à le faire. Mais je choisis la symphonie. Je choisis le crescendo. Si j'arrive à raconter notre histoire, elle n'aura peut-être pas échoué en vain.

En haut, le plancher craque. Les amoureux se retrouvent. Installent la solitude.

J'ouvre la bouteille de vin. J'ai couru l'acheter cet après-midi, au dépanneur, avant d'aller au Vieux-Port. Je savais que quelque chose s'annonçait, ce soir. Je me suis réveillée à l'aube baignée d'un sentiment encore vague, une image abstraite aux contours effacés, des notes de musique entourées de poussière... Une idée fixe que je ne m'expliquais pas. *It was time*. Le cadran a sonné et tout de suite, j'ai su. Cette idée m'habitait déjà avant que je ne repousse les draps, les coussins, avant même que je ne me frotte les paupières engourdies. J'étais intriguée, je ne comprenais pas trop l'urgence qui se manifestait, là, sans avertissement. Je ne savais pas quel rideau venait de se lever. Mais j'ai su, dès le réveil, qu'il était temps.

J'ai marché dans la rue déserte, j'ai dépassé l'hôtel de ville illuminé comme s'il tentait de repousser l'hiver. Il n'y avait pas encore de neige, les flocons hésitaient à tomber, ils vacillaient en haut. Je tentais de les imaginer ainsi, voltigeant, encore éperdus de la promesse qui les tenait en vie. En vie future, tremblante et incertaine, mais promise. Comme mes pas qui hésitaient à s'aligner. Ma démarche s'est accélérée, mais j'avais l'impression de déambuler si lentement, comme si le temps avait pris une pause, une si légère pause, pour me laisser contenir l'inexplicable, pour me donner le temps d'avaloir l'événement qui me submergeait. Pour figer dans un cadre ce qui venait de se passer là, en haut des marches, dans le vieux quartier de Montréal, celui où l'on va se promener pour avoir l'impression d'être ailleurs, en exil. Un exil qui donne l'envie saugrenue de monter dans une calèche, de jouer au touriste et de s'amarrer dans son rôle. Juste pour une heure, être enfouie sous la couverture, boire du scotch brûlant dans un thermos, partir en voyage.

C'est ce que je lui ai proposé, en boutade, il y a quelques heures. Il y a si peu de temps. Juste avant qu'il ne se penche vers moi. Juste avant qu'il n'ouvre la porte.

Cette fois, je ne me retrouvais pas en déséquilibre sur le seuil. J'étais seulement figée dans chaque seconde, séparément, comme le personnage d'un film que l'on rembobinerait manuellement, en ayant sous les yeux tous ses mouvements subtils et distincts. J'étais revenue encore devant la statue de Jacques Cartier, je devais aller vers l'entrée du métro, j'avais rendez-vous, mais je me suis assise sur la pierre froide, à la croisée de tous les vents. J'ai sorti une cigarette, et j'ai tiré, tiré sans arrêt des bouffées, je faisais des halos de fumée blonde devant le reflet de la façade illuminée. J'étais fébrile. Est-ce étrange de se sentir fébrile lorsque le temps est suspendu, étais-je seule dans la rue? Il flottait dans l'air une impression qui s'y était absentée depuis si longtemps, un vent de renouveau. L'air était partout empreint de *possibilité*, d'occasions qui ne s'étaient peut-être pas perdues, après tout. C'était la même excitation un peu enfantine qui perdure année après année à la veille du jour de l'An, avant un possible renversement. Les fautes peuvent-elles devenir réversibles si on y croit avec tant d'ardeur? Une histoire peut-elle vraiment recommencer après la blessure de la perte irréparable?

Je sentais les lumières exploser devant moi, j'aurais dû m'engouffrer dans la bouche du métro avec tous les autres piétons absents de la rue, mais j'étais incapable de bouger, les amoureux s'étaient-ils réellement séparés? Une façade dégarnie m'a rappelée à la raison, je devais avoir imaginé ce moment, mais oui, je l'avais façonné dans ma tête, j'avais cru bon que son personnage s'approche, se penche vers moi, m'enveloppe de son odeur familière.

J'étais encore dans la chambre, empêtrée dans les draps. Trop de souvenirs m'assaillaient, je n'avais pas le temps de les recevoir un à un, de les diriger, de les cadrer, ils envahissaient ma mémoire et tout sombrait.

Une femme âgée a buté contre moi en tentant de traverser le square. Je me suis réveillée de cet assaut d'images. Je ne voulais pas, je refusais. Le temps a repris son rythme habituel, j'étais soulagée, les lumières se remettaient à briller normalement. La réalité avait repris le dessus et redisposé sa nappe quotidienne sur le monde. Mais, une fois de plus, une bourrasque et j'ai respiré... l'air n'était pas dénué de sa promesse. La *possibilité*. Et l'espoir est né à nouveau.

Mon personnage s'était enfin matérialisé. Je me suis levée, emballée, frénétique, et j'ai couru vers le métro, pour rentrer à la maison. Il allait venir travailler chez moi ce soir.

Le vin a coûté les yeux de la tête. Il risque malgré tout d'être amer. Tant pis. J'ai du mal à ouvrir la bouteille. Ça va aller. C'est un « Cigales » et, pour accompagner l'originalité fortuite de son nom, on a écrit dessous *témoignage du passé*. « Quelle ironie » est la seule phrase qui me passe par la tête. Il pourrait y en avoir tant d'autres, des milliers de phrases pourraient se bousculer, avoir hâte d'être lancées, fourmiller dans l'*attente*, entre mes lèvres. « Quelle ironie ». Belle ironie. Ce *témoignage* pourra peut-être transgresser le passé qui se déploiera bientôt, quand j'entrerai dans la pièce. Un passé trop ressassé. Il faut travestir ce qui se passera dans l'autre chambre.

La saison s'est déjà, de toute façon, tranquillement esquivée.

Je dois me trouver un point d'ancrage. Je n'ai plus rien à perdre que cette fiction qui s'empare implacablement de ma vie. Je me rappelle ma théorie, je l'esquisse dans le vide pour me rappeler à la raison. Ce qui arrive vraiment n'est pas important, l'essentiel est la manière dont cela est raconté. Ce moment est la genèse parfaite pour de futures histoires. Il contient tout. Tout à la fois. Dès que j'aurai franchi le seuil de la porte, ce moment deviendra un petit univers clos, un peu ivre, plongé dans un léger brouillard de fumée, totalement et irréversiblement fécond. Tout pourra s'accomplir dans cette bulle délibérément façonnée, et tout pourra se raconter. Ce sera le canevas de base.

Je reste coincée sur le seuil, sans doute déconcertante, en déséquilibre avec mes deux verres de vin *témoignage du passé*. Je n'ose pas entrer. J'observe l'intérieur. Je vais être happée. Je sais que pénétrer dans cette pièce, d'où s'éclipsent, l'air fautif, quelques échos épars de trompette et de guitare, sera le trait impossible à tirer. Après ce passage, je n'aurai plus le choix, je devrai raconter. Je ne pourrai plus reculer devant la petite bulle qui contient tout.

Je franchis le seuil, referme délicatement la porte grinçante derrière moi. Il y a tant à dire. Tellement que je trébuche sur mes pas, pour souligner seulement que l'entrée n'aura pas été facile. Un petit filet de vin rouge glisse sur le verre, tombe sans bruit sur la moquette. Je résiste au devoir de l'essuyer. Je m'écarte. M'assieds. Une tache rubiconde agrémentera désormais le sol de mon salon, s'imposera à la mémoire. « Quelle ironie » continue d'être psalmodié à l'arrière-plan de mon esprit. « Quelle ironie » se mêle à l'air de jazz qui joue dans la pièce. Un air de quelques minutes, à peine, mais qui recommence sans cesse. Éternel retour à zéro, éternelle genèse qui efface tout le reste. Je dois figer mes souvenirs, les empêcher de s'évaporer. Alors je le fixe, il est assis devant l'ordinateur, les pieds sur ma table de travail, sur mes notes. Il m'accueille avec son regard habituel, un peu arrogant. S'il reste là, devant moi, j'y arriverai. Je pourrai garder le contrôle sur ma mémoire, naviguer dans le passé sans m'y perdre. J'entends les mêmes notes buter sur les mêmes accords, je comprends vaguement que c'est la nature de son exercice, il m'explique, il doit analyser les modalités de la chanson, sans cesse la réécouter pour que dans la répétition étudiée naisse un son nouveau. J'écoute distraitemment.

Je me demande s'il le sait. S'il est conscient de sa nature d'être de fiction. Mon seul personnage, mon acteur principal qui ne me donne que le choix de le mettre en scène.

J'avale le vin d'un trait.

Précarité extrême de la dernière nuit. Celle qui exaspère. Je voudrais m'y soustraire; elle se rebelle, colle à ma peau, s'y imprègne dans l'air humide. La réalisation de l'échec ne se conjure pas. Mais il reste encore un peu de silence avant que tout ne sombre.

Cela fait près de trois heures que je me promène dans les rues de Montréal. Sans but précis vraiment, mais aujourd'hui, un des rares moments de désœuvrement, me semblait coïncider avec une promenade. Cela ne sonnait pas faux. C'était une de ces journées où l'on n'est pas intrépidement enthousiaste, ni trop maussade. Je me sentais vaguement moi-même, à peu près lucide dans mes raisonnements. Alors j'ai erré. Je me suis nichée de longs moments au creux d'une marche en pierre taillée de la Place des Arts. Je me suis toujours sentie au chaud, en sécurité dans ces escaliers qui surplombent la ville, sans trop savoir pourquoi. Ils sentent toujours l'automne, même par les grandes chaleurs les feuilles rouges jonchent le sol, et j'étais assise là avec lui, et je le regardais s'emmitoufler dans mon foulard rouge qu'il humait avec une indécise expression de sérénité sur le visage.

Ton foulard... il sent comme toi. Je ne m'en séparerai jamais.

C'est novembre aujourd'hui, mais l'odeur n'y est pas. Je pensais pouvoir la retrouver un peu, l'espace d'un instant. Je regarde la lumière autoritaire de la Place Ville Marie, en laquelle je donne en cette seconde toute ma confiance, elle ne s'arrêtera pas de tourner, elle continuera immuablement, ou du moins pour cette soirée, à me bercer. Même chez moi, au nord, je l'aperçois encore, je sais qu'elle est là à veiller sur le monde que j'ai construit. Ici, assise sur cette marche froide, je la sens proche, je suis réchauffée par le nœud de la toile. Treillis incandescent tissé à partir de la tour, forteresse des rires et des échos. Le mirador garde tout en place, prend le relais pour, un instant, me laisser souffler.

Les marches de la Place des Arts m'enlacent dans la circonférence bleutée née du rai de lumière, le centre du tourbillon. Et je pense à sa sœur jumelle, la tour magique, à quelques milliers de kilomètres plus loin, et je rêve de me transplanter là-bas, je rêve un peu de changer de mère, de m'arracher de ces fils protecteurs.

Je rêve de toits surplombant une vie étrangère, de chats noirs valsant sur des arêtes de conifères, de bouteilles ambrées qui se remplissent d'elles-mêmes, je rêve d'un sentiment grisant, d'un abîme ouvert sous mes pieds, d'un trou grandissant de sang noir, à ciel ouvert, enfin.

Mais l'araignée ne peut si facilement quitter la toile qu'elle a tissée. Elle en est prisonnière et elle le sait, avec acuité, avec lourdeur. Il est temps d'arrêter de rêver, il est temps, maintenant, de rentrer.

Les gens marchent dans la rue. Je suis à contre-courant. Ils sont magnétisés par le nœud et les lumières. Je m'arrache. Un couple se love sous un lampadaire. Une dame coince son talon entre deux dalles du trottoir. Les jeunes en skate dansent autour de nous. Les sueurs se touchent dans le métro. Silence soumis. Je vole la place à des enfants. Je regarde mon reflet, et le tien, et le sien. Nous changeons de ligne. Nous gravissons les marches, nous émergeons du trou noir, triomphants. Le conducteur de l'autobus claironne. Les gens se regardent d'un air furtif.

Des heures plus tard, l'engin franchit le premier pont, puis le deuxième, et je descends. Me voilà au centre de la grande place déserte, voilée de trois édifices blancs, perchés au milieu de l'île où j'habite depuis toujours. On dirait un village fantôme. Je n'ai jamais vécu ailleurs, et pourtant je ressens toujours le même sentiment d'absurdité chaque fois que j'y débarque. Il y a toujours le vent furieux qui ignore les saisons et se faufile vers la place, délaissant la rivière. Il y a toujours ce tourbillon curieux qui se forme au milieu, à la croisée des courants d'air. Il y a toujours ce sentiment d'arriver enfin à la maison, et celui de l'étrangeté du lieu. Bourrasques contradictoires.

Les balançoires grincent un peu sous le vieux saule. Je les contourne, je traverse l'île, longe la rive, je vois la fenêtre de ma chambre illuminée, j'ai encore oublié d'éteindre. Affalée dans mon fauteuil bleu, je mets de la musique, allume une cigarette, contemple les rangées de photos racornies collées sur le mur devant le bureau. Un peu à l'écart du tourbillon, je ressens une autre sorte de sécurité, moins enivrante, trop calme. Il n'y a pas assez eu de bouleversements dans cette journée. Qu'écrire dans l'agenda? J'ai marché seule dans les rues? J'ai contemplé la ville du haut de la Place des Arts? En l'absence de tout festival, de terrasses bondées, de mouvement? J'irai bientôt dormir, et que restera-t-il... une case vide. Dans un an, j'aurai oublié l'artifice et la danse de la lumière. Il n'y aura plus rien. Pas de rendez-vous, pas d'appels à noter. Qu'une fugitive idée de lieu, une place déserte, appelant le vide au phare.

Toujours à Laval. Toujours blottie dans l'île bordée par la lumière de Montréal. Et je le suivais dans ses lieux innombrables. Au bar, il avait remarqué mon maquillage.

C'est nouveau, la ligne noire sous les yeux? Ton regard me transperce.

Déjà, il savait. Déjà, la peur, la défense s'installaient. Elle aura trop de pouvoir, elle me *verra*. Il me dit, tu habites à Laval, dans les champs? Avec son sourire de loup que je voyais pour la première fois. Non, il est trop tard, allez, viens, on va marcher, on va rentrer à la maison.

La fontaine d'Outremont. Oui, ce fut la genèse. Il m'avait demandé de défaire mes cheveux. Princesse. Princesse dans la lumière bleutée du réverbère. C'est ici que commença la trahison masquée. Le premier lieu, la marche vers l'appartement matriarcal. Les vieilles façades d'Outremont, les moulures du plafond dans le salon, le piano à queue qui trônait au centre, qu'il fallut contourner. La petite cuisine française avec les casseroles qui pendaient en désordre. Une cave en terre battue où j'imaginai des fromages et du lait caillé. Du petit lait. Amer comme ces marches que j'ai longtemps gravies et qui ternirent le commencement.

Instinctivement, sans regarder, ma main se porte vers la gauche et cherche à tâtons une des colonnes de cahiers qui sont rangés sur l'étagère. Elle la trouve, compte, et descend, doucement, par cinq fois. J'ouvre avec précaution l'agenda sur mon bureau, le feuillette, cherche la date d'aujourd'hui, le cœur battant, avec appréhension. J'y suis, je tourne la dernière page, souris, pousse un soupir de soulagement, la case est grise, toute griffonnée, empreinte des soubresauts d'une journée qui fut mouvementée. J'aime voir ces espaces colorés tailladés de noir, qui réussissent toujours à me rappeler le souvenir de mon existence. Les plages de temps vides où j'ai par défaut dessiné de petits encadrés avec des feutres ou des stylos me font l'effet d'une étendue de sable que la mer a désertée sous l'influence d'une quelconque gravité. Elles sont tristes, dénuées de récit. Elles conditionnent leurs futures voisines. Il faut s'en méfier.

Oui, c'était bien cette journée de novembre qui reflète ma solitude d'aujourd'hui. La matinée de cours à l'université s'était agrémentée d'un après-midi studieux au café d'en face. Café étudiant qui, ironiquement, amassait sans cesse des factures salées, somme de trop de cafés glacés, gâteaux et bières. Fin d'après-midi qui s'éternisait, mais nous tenions bon, car ce soir-là, ce serait la fête. Nous avons donc refermé nos bouquins plus tôt qu'il n'était nécessaire. À quoi bon, nous disions-nous. Nous étions revenus au pavillon principal pour nous refaire une toilette. Et là, dans le stationnement désert, il libérait le cadenas de sa bicyclette. Oui nous allons à la fête aussi, oui nous nous verrons ce soir, et oui nous danserons, pourquoi pas. La soirée se teintait déjà d'une lumière nouvelle, inconnue, vibrante. Avant, les soirs de fête ne représentaient que la possibilité de sortir de mon corps pour rejoindre une ivresse mystique, une danse de musique et d'alcool fort, l'apparition dans la fumée des projecteurs d'une autre moi, d'une autre voix. Et avec cette seule phrase surgie du fond d'un stationnement désert,

j'y serai moi, tu y vas toi?

toute la visée de ces nuits sans fin avait glissé, s'était doucement mais irrévocablement figée dans l'attente. Pour les prochaines années, mais je ne le savais pas encore, je vivrais dans l'espoir que, peut-être, il serait de la soirée. Que cette autre voix résonnerait encore en moi. Et les moments de promesse brisée, l'ivresse inutile dans l'absence, contracteraient mon estomac jusqu'au retour à Laval, jusqu'à ce que l'attente vindicative reprenne son trône.

Me couler au fond des choses, de cet appartement étrange, dans cette infinité de pièces, cette chambre sans porte, ces fenêtres sans rideaux. M'y couler pour éloigner la peur, me protéger du fauve qui me guette. Me fondre à l'intérieur de moi-même, me glisser dans la glaise pour ne plus voir au-delà de la demeure. Y rester toujours abruti, ébahie dans le confort traître du brouillard ambiant. À la croisée de tous les vents, je me refuse à toute décision. Je vis pour le moment dans un temps entre deux temps, un temps entre tous les temps. Un temps entouré de musiques, enlacé, bercé par les notes du piano et de l'accordéon, secoué parfois par les regards vibrants et la renaissance de la chair.

Tout maugrée au gré du vent et de la chaleur qui règne. Les fractions de seconde s'évanouissent dans les méandres de souvenirs que l'on ne se remémorera pas. Il a posé des rideaux à la fenêtre. De petits voiles blancs et légers, comme à la maison. Dois-je recommencer l'histoire? Recommencer l'histoire avec une fenêtre condamnée? Mais alors le fil du récit se perdra. Tente-t-il peut-être de le faire, de prendre le contrôle du récit? Voilà pourquoi il m'aurait amenée avec lui dans la petite chambre sans porte. Il m'a pointé la fenêtre. Nous sommes restés sur le seuil longtemps, en silence, chacun jugeant, jouant ce moment de notre impossible histoire, cette possible charnière.

Un de ces moments comme il y en a si peu, des fragments figés dans le temps, des particules prises sur le vif qui s'étirent, s'allongent paresseusement, se décomposent sans bruit dans l'air lourd. Regain d'énergie, j'entends la chaise craquer. Ils déposent leurs couleurs sur le tableau, leur fibre sur la photo, cette photo d'un instant qui se grave dans l'esprit après avoir culbuté dans l'iris. Et je reste là, allongée sur le lit, attendant des heures qu'il me surprenne en train de l'écrire.

Je désirais ce moment pris sauvagement comme une pause devant la porte, pour me contempler la nuque tel un trait de crayon. Tout était calculé, étudié, mes gestes soignés, la pose langoureuse sur le lit, stylo à la main, carnet étalé sur la poitrine baignée dans la crinière...

C'était la mise en scène. Je m'étais levée parce qu'il devait me surprendre. Il le fallait.

Je risque de tout détruire. Détruire la seule chose qui me reste, les images qui foisonnent, les souvenirs qui survivent, rares mais tenaces. Seulement, n'est-ce pas là justement l'urgence qui se manifeste, l'urgence de tout raconter, de dire notre histoire? Lorsqu'elle sera définitivement fixée sur papier, lorsque la langue la tiendra prisonnière, l'image se figera. Elle ne pourra plus jamais se transformer, continuer sa mouvance dans plusieurs versions du récit. Ce sera cette seule et unique version. Et peut-être que, cette fois, la fiction grimpera sur la réalité comme du lierre sur un mur de briques et l'avalera. Nous ne pourrons plus jamais balancer, osciller, puisque le dénouement aura déjà été joué. Avant même que nous le vivions.

C'est assez. Mon système semble résister, se bloquer. Envoyer une alarme vers toutes les extrémités de mon corps, il est temps d'arrêter ce cirque. Non, pas l'arrêter, je sais bien que c'est impossible. Le mot inexorable résonne, quand je le prononce, quand je l'écris. C'est impossible. D'accord, je l'accepte, je l'observe couler à l'intérieur de moi, un navire en dérive qui se perd dans l'immensité et finit par se livrer. J'accepte l'inacceptable, mais mon corps, en avalant cette déroute, ce bris des sens contre la logique du monde, se braque en même temps, il semble s'être opéré un

changement marquant depuis quelques jours. Je ne peux rester en place. Le travail s'accumule, les dossiers que je n'ai pas encore traités s'empilent sur mon bureau, chemises multicolores me rappelant dans un éclair de conscience, lorsque je rentre parfois le soir, à la raison. La réalité, elle existe après tout, seule rescapée par les couleurs qui tachent ma table. Ces percées dans le réel m'étonnent chaque fois, entre deux sorties, mais je les efface vite, je cours dans l'autre chambre, vers mon lit, je m'étale, léthargique, pendant deux ou trois heures, et je repars bientôt, vêtements froissés (comment aurais-je le temps de les repasser, et surtout, comment les ai-je mis dans cet état?). Ne pas le savoir, ne pas se rappeler constitue la partie jouissive de toute cette histoire, de ce train de vie en flashes de lumière. L'absence de mémoire. Je ne me souviens que de bribes, des bouts de conversations, des citations que je note, clairsemées, des phrases qui se dévoilent sur ma table de chevet lorsque je me réveille. Je les relis péniblement le matin, les arrose inmanquablement de café trop fort. Mon personnage de la veille les aurait écrites, vers la fin d'un moment d'inconscience. Seules traces de ma journée d'hier, elles me survivront, elles me serviront, j'espère, un jour peut-être lorsque j'aurai freiné ma course. Mais aujourd'hui, je me délecte dans ce tourbillon. Je vais au travail quelques heures, réunion après réunion, dossiers que je prends sous mon aile et qui s'empileront avec les autres. Réunions terminées et tout recommence, l'adrénaline est vite remplacée par l'anéantissement des sens, de la fumée, du rire, pour aboutir chez quelqu'un que je ne connaîtrai pas, qui occupera mes pensées inconscientes pendant quelques heures.

Rappelez-moi, une fois encore, une fois de plus, une fois de trop (de trop, j'espère, je le prie, je le hurle, pourquoi enfin ne serait-ce pas la fois de trop?) que c'est trop tard, que la page hurle à être tournée, qu'il est temps de finir cette histoire, d'arrêter de boire, d'arrêter d'héberger ce monstre terrible qui me dévore l'estomac, qui me donne envie de renverser la table avec les verres, les cendriers, toute la verrerie en éclats sur le plancher, tout ce qui pourrait rester de concret pour témoigner. Les yeux des objets, l'infailible regard des verres qui me renvoient le mien. Pour qu'on puisse se lever et marcher dessus, l'écraser plus encore. Cracher et pleurer dessus. Geindre et mourir.

Il souffle les bougies. C'est son anniversaire, les mêmes personnes nous entourent encore, il prend la main de sa copine. Nous sommes amis, il y a eu tant d'histoires, plusieurs au su de tous, d'autres plus intimes. Elle me regarde, je ne sais trop ce qu'elle pense. Nous sommes amis maintenant. Années d'explications confuses, de baisers ivres, de rendez-vous dans les bars, de moqueries de tous, l'éternelle histoire de Lili et Victor. Des histoires d'enfants qu'on se raconte entre filles, des pleurs, des rires. Des effets contraires, des conséquences ambivalentes, car il me regarde de l'autre bout de la table, et il n'est plus ce garçon dont je suis tombée amoureuse, il n'est pas non plus cet homme qui m'a blessée et n'a plus droit à la confiance. Elle demande qui veut du dessert et nous nous regardons, et nous savons, nous sentons les piliers étranges qui ont grandi contre toute logique et je tente de voir notre premier baiser et j'en suis incapable, il y avait une lune entre les verres de bière, il y avait une autre copine, et il y a eu des cris qui eux non plus n'ont rien brisé. Aucun soupçon, deux amis ont eu des histoires adolescentes, se sont quittés à maintes reprises et se sont trouvés, chaque fois, plus proches encore. Mais ce soir, je ne rentrerai pas, je dormirai ici, dans ce nouvel endroit, où ils viennent d'emménager, où il y a trop de pièces et pas assez de lieux.

Cette nuit, je revis encore la scène hachurée, noire et blanche comme une grisaille d'hiver, avec le reflet de lumière bleue, invariablement présent. Les mots se transforment au fil des années, pourtant ce sont sans cesse les mêmes paroles, leurs intonations toujours accompagnées des regards bleus et des départs.

Il prend ma main, la retourne, la caresse, et disparaît.

Le même rire glacial retentit.

Il revient, les yeux brillants, entonne une phrase, se ravise, et disparaît.

Un court silence, un moment de répit, et le rêve se rembobine, et recommence, harcelant. Une scène de quelques secondes se répète, indéfiniment, toute la nuit. Images éparées, revisionnées toujours par éclipses, en mode photographique. La mémoire chante ainsi sa rengaine, habille de nouveau mes songes de moiteur.

La scène aigre revient, nuit après nuit, claire et précise au milieu d'un fouillis d'images imbriquées, inextricables. Trop limpide, le regard bleu me raille, perpétuellement. Étranger logé en moi-même, intrus toujours présent, il me hante. J'ai peur de la récurrence de cette ombre qui plane dans mes rêves, ombre que j'arrive à ignorer durant le jour. Pourtant, le doute, le doute immiscé sans relâche au cœur de mes nuits, marque son empreinte au fer chaud.

Il me quitte, toujours. Il revient, toujours. Ce retour damné empêche la fin. Il existe éternellement le doute cuisant qui défend de clore la boucle, de perpétrer un dénouement. Ce doute térébrant persiste, entretenu par la répétition du cycle, interminable, exaspérant. La reprise entrave la force de toute la volonté qui lutte pour sa survie. La crainte retorse, hypocrite, n'est pas consciente, elle ne fait qu'errer au sein de mon sommeil, petite et surnoise, rasant les murs de la conscience, ne quittant jamais.

Un vrai moment d'absurdité, où la vie continuait son cours, les gens autour de nous parlaient, buvaient et s'amusaient, et moi je ne voyais que la danse précise, fluide des plateaux, une danse toute embrumée où des silhouettes se démarquaient, semblables, même profil, même allure statuesque. Et l'une d'entre elles virevoltait autour du monde. L'hypnotiseur à turban. Il marche sur des clous. Sur des milliers d'éclats de verre. Il hésite entre cette valse indienne et un tango plus exalté. Il se dirige vers notre table à pas cadencés, hume du kir parfumé, rit un peu. Il est démasqué.

Il entre dans la pièce, nonchalamment. Brusquement illuminée, car il l'éclaire de reflets bleus, il la réveille, l'anime comme lui seul peut le faire. Comme toujours, mon estomac se serre, un nœud tendu sur une corde raide, pont fragile entre un espoir déçu et un rêve inassouvi. Je le regarde. Pas un mot. Il n'a pas besoin de parler pour charmer son auditoire, il n'a qu'à offrir sa présence, répandre son poison, ensorceler. Un charisme venimeux, les yeux du serpent qui enchantent et subjuguent. Seules des images hachées m'atteignent, se chevauchent, désordonnées. Le temps me semble suspendu, je reste là, ébahie, sans comprendre vraiment ce qui vient de se passer, pourquoi les bulles ont cessé d'éclater dans le champagne, pourquoi l'atmosphère est devenue glaciale, muette, immobile.

Il sourit. Des dents de loup. Déjà, il cherche sa proie. Soudainement devenue tangible, cette figure irréaliste me saisit, me déconcerte. Je suis décontenancée. Il existe, après tout. Je le croyais niché dans un coin obscur de mon esprit, je le pensais monstre marin des eaux noires de mon imaginaire, archipel de mon inconscience. Héros de mes romans mémoriels. Cette fois-ci, brusquement confrontée à son être, je m'étonne de sa prestance et de la densité de sa chair, j'oublie le reflet de guingois qui hantait mes moments, autrefois. Je me rappelle qu'il n'est pas qu'un rêve après tout, qu'il n'est pas que cette rengaine de mes nuits, qu'il n'est pas que le personnage envoûtant de la scène aigre qui me tourmente depuis toujours.

Il se promène, semble ignorer ma présence. Son rire retentit dans la pièce, ébranle mes nerfs comme un coup de cymbale. Je ne peux le supporter. Je me dirige précipitamment vers le stéréo pour augmenter le volume de la musique. Si forte à présent que personne ne peut plus s'entendre, si forte que je ne peux plus m'écouter penser. Je me noie dans la cacophonie de décibels, je cherche à éradiquer ma peur, cette peur de lui ou de moi, je ne sais plus, je ne m'entends plus penser. Les autres m'observent, commencent à se douter de ma supercherie. Impudent, il vient à moi, fouille l'ombre derrière mes yeux, creuse dans mes secrets inavouables, et sourit. Des dents de loup. Le souffle coupé, je ne bouge plus. Seuls mes yeux ne peuvent s'empêcher de s'agiter, indépendants de mon corps et de ma volonté. Ils m'étourdissent. Je voudrais pouvoir les fermer un instant, pour arrêter le chaos qui se bouscule dans ma tête.

Il se détourne, désintéressé, et me laisse seule à côté du stéréo et de la musique qui m'habite. Trop bleu, son regard creuse des brèches autour des interstices de mes défenses aux mailles serrées, tricotées avec acharnement. Il se détourne de moi, impassible, désinvolte, insensible aux visions intérieures qu'il m'a volées. Je veux le griffer, lui et ses yeux railleurs, lui et son sourire de loup, lui et ses mains prédatrices.

Je veux lui infliger à son tour la cicatrice qui rappelle, je veux le violer de son indifférence.

Perdue dans l'appartement, sans jamais laisser de traces derrière moi, derrière mes passages, comme un spectre qui aurait peur de contrevenir à l'équilibre du tableau. J'attendais le déclic, le déclenchement, le dernier tour de roue fatal. Plus j'attendais avec angoisse, plus je m'enfonçais, je me crispais de plus belle devant l'inévitable dénouement. *It is possible to die*. Je savais que je n'aurais la force ni le courage de partir de moi-même, de me diriger sciemment vers la périlleuse descente. Alors je restais aux aguets, furtivement, en déroute, les yeux lentement devenus hagards. Je l'ai serré dans mes bras ce soir-là. Son dos nu, un peu moite entre mes mains, sur le seuil de la porte. Je ne voulais pas le laisser partir. Mais il s'est dégagé et j'ai escaladé seule les marches de la maison silencieuse qui m'attendait pour me signifier mon départ imminent. Réapparition des stigmates. J'ai su à cet instant que le dénouement s'était joué sans moi, à mon insu.

Il dansait autour du monde. Loin de moi, si loin de moi, comme un être qui disparaissait à jamais, derrière un écran, je le regarde s'activer, protégé de mes foudres par la vitre inébranlable. Il devient réel, soudain, se matérialise derrière la vitre entourée de fer forgé. Il ne danse plus sur la frontière, il a glissé dans la part d'ombre, où l'on ne distingue plus que de vagues silhouettes valsant dans la lumière du conte, dessinant des portraits chinois. Derrière, les feux d'artifice tonnent au rythme de battements incertains. Une musique indienne joue en arrière-plan. J'observe la dernière scène. J'attends la tombée du rideau.

Je ne suis pas rassasiée. Un doute cruel s'immisce dans mon esprit, traverse enfin la frontière de ma conscience, se libère du joug de mon sommeil. Je n'ai touché hier qu'à un bref fantasme qui ne se muera jamais en réalité. Il n'y appartient pas, je le reconnais maintenant. Peut-être que je m'y prélassais pour cette seule raison. Pour la première fois, ce soir, je sens que le prix est trop élevé, l'étau et les chaînes qui m'enserrent, trop étouffants. Il ne me reste que la violence de quémander mon dû. Il est maintenant temps d'aller reprendre mon bien, de le garder au chaud, encore fragile, et de m'envoler ailleurs, fuir pour conserver les parcelles recouvrées. Aller les déposer dans un exil salvateur, pour leur rendre force et vitalité, les faire naître encore. Les arracher au voleur pour leur fouetter le visage. Pour me réveiller moi-même, m'infliger le soufflet. Je laisse derrière moi son souvenir qui restera, flottant dans mon ancienne cité, fantôme romanesque pleurant les moments perdus. Nos chaînes se noieront au fond de l'océan, je serai libérée en terre nouvelle.

Ses yeux, son âme, ses bras m'ont abandonnée. Alors, demain, je disparaïs. Son emprise se brisera sur la distance qui nous séparera, tordue, métal rouillé entre les deux continents. Il perdra son pouvoir magnétique, le lien qui nous unissait s'évanouira. Je me griserais de cette liberté. Je l'oublierai.

Demain, je disparaïs.

Mais, ce soir, la nuit me défie avec des idées que je ne peux refléter dans la réalité fade du jour. C'est l'instant de l'émotion crue sans la raison abjecte. Une douleur lancinante me lacère la poitrine, tristesse infinie de mes illusions perdues. J'avais construit un immense château de cartes, minutieusement, méticuleusement. Tous les sourires de loup, tous les changements d'humeur, tous les départs, je les avais tolérés au nom de mon espoir tenace, petite flamme persistante au milieu des tempêtes. Je vivais avec l'espoir que le vent se calmerait un jour, qu'il ferait place à une beauté pressante, exigeante, une fusion, enfin, des âmes sœurs. Mais la tempête m'a engloutie. Je ne peux plus lutter, mon château est effondré.

Sa fragilité était l'essence même de l'éphémère qui l'entourait.

En haut des escaliers, un air d'Aznavour. Des gens attendent dehors, ont froid. Et j'attends aussi. Désormais. Une seule chanson grésille dans l'air humide, le tourne-disque saute un peu. Les passants franchissent la porte du métro, tout semble tellement réel. Je suis enfermée dans ma solitude. Je pense aux grappes de raisins. Image figée, futile. On ne nous verra plus ensemble. Il fait trop froid pour un soir de novembre. Quelque chose semble s'être arraché de la réalité. Que de la musique, des passants, nonchalants, trop nonchalants, un air du temps des fêtes, trop tôt. Et je suis figée, assise sur un banc de pierre, et j'attends. Cette fois, je ne veux pas que l'attente cesse. Cette fois, il n'y a rien dans l'air, qu'un goût acide et solennel. Mais les lumières dans les arbres, et cette douce frénésie de la rue Mont-Royal. Mais les airs de France. Mais. Désormais. Je ne sais plus. Et les portes du métro s'ouvrent une fois de plus, et il est là, l'air de rien, comme la plus normale des présences, une marche de plus vers une bouteille de vin, comme si l'adieu ne devait pas se faire. Cette nuit il n'y a pas de lieux. Que nous, translucides aux autres, parés à l'inévitable, que nous, qui marchons. Et pourtant. Pourtant.

Nous payons la facture, sortons du restaurant, cuisine italienne de bon goût, pas trop chère. L'air du dehors nous crispe le visage. C'était le dernier repas traditionnel, chaque trimestre, et cette fois le prochain n'aurait pas lieu. Nous parlons très posément de notre prochaine séparation, nous tentons de ne pas laisser cours à la panique qui nous gagne. Plus ce jour approche, plus nous sommes en équilibre, contre toute logique. Probablement car nous savons trop bien que cette fois il ne peut y avoir de danger, que nous ne traverserons pas de l'autre côté. Alors les murs se brisent. Nous parlons posément, et ses yeux ont peur de partir. Pour la première fois, je ressens, plus que je ne la pense, sa peur, son immense peur. Pour la première fois, je sais qu'elle est nôtre. Après l'entrée, il m'a demandé le récit. Vœu innocent, semblait-il. Pour avoir un toit. Et je veux m'accrocher à ces paroles, nous sommes seuls dans le restaurant, à l'abri, tenant dans notre discours une toute nouvelle honnêteté, précaire. Sans toi. Le discours de l'exil. Le goût de l'exil. Le prix à payer. Le moment est figé, les frontières entrecroisées. Nous sommes lui et moi, ensemble et entiers, dans le plus plausible des présents. Sans futur et sans mémoire. Nous sommes empreintes dans une photo, translucides.

Mais il faut payer la facture et j'ai les mains moites. Le dehors, réalité ou fiction, nous aspire.

Le personnage s'efface, l'homme commence à percer. Une fois les masques disparus, un jour, bientôt, nous nous retrouverons l'un face à l'autre, sans façade, dans notre nudité horrible. Et tout s'écroulera.

J'ai couru au pub, après le travail, pour me ressaisir. Quelques gorgées de bière bien froide, mousseuse et blonde, n'auront pas réussi. Je suis assise seule au milieu des couples et des groupes d'amis. J'éparpille les photos sur la table gravée de graffitis, reliques d'un passé qui s'envolera demain de l'autre côté du monde. Il m'avait narguée, moi, la nostalgique. J'ai décidé alors, à ce moment précis, de le mettre face à la réalité, de lui en dévoiler le visage entier, dans sa terrible nudité. Pour qu'il arrête de lancer des phrases au hasard, toujours douloureusement vraies, mais furtives. Il ne devinera plus, il saura. Il sera prisonnier de la vérité, seul, au loin.

J'étales les vestiges de notre vie, découpés en angles droits comme autant de moments arrachés parfois au roulement des choses. Je les glisse pêle-mêle dans l'album couleur cassis. Je contemple le récit, lutte, comment pourrais-je, je griffonne un mot, tu les liras dans l'avion. Je ne lui laisse voir ma chair à vif, noire et viciée, que dans son imagination.

Il la visionnera longtemps dans ses cauchemars et mettra trop de temps à me répondre. Il me dira qu'il comprend, que j'avais raison, qu'il comprend finalement. Il me dira qu'il m'attend. Il me dira qu'il m'attend au seuil d'une porte parisienne. Il disparaîtra ensuite. Le dialogue ne peut que se briser.

J'arrive à l'appartement du temps entre les temps, pour la dernière fois.

L'écho d'un rire se heurte aux fenêtres, se mêle aux sifflements du vent. Je le sens envelopper la maison qui en tremble. Mais il n'arrive pas à entrer dans la demeure. Le rire rage, seul, à l'extérieur.

Je le trouve au-dessus de la cuisinière, il fait tourner le potage orangé, il n'a pas de chandail. Les lignes de son dos se perdent dans le désordre de la poussière. Il voit dans mon regard que, cette fois, je lui offrirai le récit. Cette fois sera la bonne. Un petit garçon attend Noël, beaucoup trop tôt. Il n'a pas compris, ou peut-être n'a-t-il pas appris encore, que je lui donne mes chaînes en retour.

L'excuse ne sera enfin plus possible.

Enfin, un crayon. Les minutes passaient et passaient, le tourbillon suivait son cours, les gens parlaient, de plus en plus vite, car l'heure, et le vin, avançaient et j'étais seule devant eux, sans abri devant leurs regards éventrants, soupçonneux de cette fille seule devant son verre de vin, sans livre ni papier pour faire masque à cette ombre blanche qui se promenait trop vite et la musique de Phil Collins qui susurrant – de plus belle – en arrière-plan de ce tableau. Tout ce que je désirais était un crayon, plume ou stylo, n'importe, pour arriver à tout refermer en moi, pour ne pas entrer de plein fouet dans cette nuit qui serait la dernière. Et j'ai senti mes pupilles se réfracter, comme celles d'un chat, oranges et méfiantes, c'est ce qu'on m'avait dit enfin, pour ne devenir qu'une longue fente d'orgueil brisé. Interruption, voulez-vous un dessert? Je disais, et de chair saccagée.

Un crayon pour se couvrir. Sur ce parchemin, arraché d'un livre sur Paris acheté à Avignon dans un autre monde, dans un autre temps. Arrosé de rosé, à toute heure du jour, des guitares dans les cathédrales, des chansons de chez nous sur les rues pavées. Approchez, chantait l'accordéon, sonnaient les pièces dans le chapeau. De maigres repas pris à la hâte perchés sur la roue du moulin dans l'eau qui sinuait, ancienne, sous la cité forteresse.

Première fois que je repense à Avignon et ses théâtres de rue, première fois à l'aube de repartir que je me permets d'y repenser, parce que je pars justement, probablement. Il m'est impossible d'y penser en *revenant*. Ce serait comme poser un jugement sur ma vie, la vie du quotidien, la vie qu'on assume, qu'on a appris et qu'on s'est forcé à aimer, celle qui nous suivra toujours car elle est faite dans le raisonnable, ce serait poser un jugement mais surtout un doute – je paie la facture – sur cette vie qui ne sera jamais celle de cet été, de ces journées à Avignon, à Lyon, où l'on m'enseignait l'art de se soustraire à la toile. Alors, maintenant presque un an plus tard, j'y songe, et je me laisse couler dans cette ouate dorée, je sais qu'elle assombrira sans aucun doute les jours qui suivront, mais bientôt je partirai et tout s'envolera de nouveau en fumée dans l'avion du retour.

Mais. J'ai pris le crayon et je suis devant lui, et j'écris sur Avignon, sur l'autre vie. Il glisse de son personnage. Nous sommes à nouveau sur le seuil, et il n'y est plus, même si c'est la dernière nuit, le costume glisse, le fard coule, je détourne mes requêtes malgré les deux litres de vin blanc et le sujet s'ombrage. C'est imperceptible.

Tranquillement, la porte disparaît.

Je déplace une pile de dossiers. Je la dépose un peu brusquement à la suite des dizaines d'autres qui jonchent le sol de la salle de conférence. Le moment est, bien sûr, orchestré. La table, longue, en marbre, semble maintenant un peu plus ordonnée. Tout se fond en lignes droites, précises, catégoriques. Je me verse un café très noir, aigre, corporatif, aux effluves gris de machines de bureau. La nuit est tombée. Je me tiens loin des deux immenses fenêtres qui remplacent les murs de cette salle angulaire. Les milliers de voitures qui passent à toute allure rompent ma perspective.

Montréal allume ses lumières.

Juchée en haut de l'aile nord de la Place Ville Marie, je vois tout de même la lumière tourner sur elle-même, comme une toupie un peu en déséquilibre, déchirer d'un coup de fouet l'opacité des nuages. L'impression est étrange, toute la population de la tour semble virevolter avec elle, en simultané, frôlant l'instant d'une seconde ce que nous surmontons. Le phare veille. La porte de la ville, sans arche, sans battant. Qu'un halo qui transcende tout, le brouillard, les confusions, enlaçant les banlieues au loin, Laval et ses bourrasques. Et je me tiens droite, altière, surmontant la toile qui dessine dans un embrasement décisif Montréal sur sa carte, la toile qui tient tout en place.

Je me rappelle avoir toujours recherché ces fractions de lumière, comme des ancrages, chaque cinq secondes, à la réalité. Pour rappeler à la terre un sol qui vacille. Chaque tremblement, chaque spasme aura été apaisé par un rayon saisi au vol, présence magnanime, autoritaire, régnant sur le chaos. La porte de la ville s'ouvre verticalement, traversée tous les jours par les innombrables piétons d'un monde souterrain, vaguement inquiétant. J'ai toujours cru que, là-haut, quiconque était à l'abri. Et que, par osmose peut-être, la tour générait une protection aux quatre coins de l'île. Des points cardinaux reliés entre eux par les frontières périphériques de ma toile. La lueur éclipait ma part d'ombre. Bourrasques de vent qui font trembler les vitres. Mais l'éclat de la torche ne vacille pas. Le chapiteau est solidement amarré. Enfin. C'est ici que commence la lutte contre le raisonnable.

Toutefois quelque chose m'échappe encore. Je vois les fils invisibles qui enserrent les rues et, pourtant, je n'en comprends pas le sens. Je suis empoignée par cette sensation d'être une réfugiée. Je n'arrive pas à identifier l'intrus. Ces fils protecteurs sont trop familiers. En bas, des plaines vides de signification.

Le désert se révèle docile, et je pleure.

Il existe des territoires à l'étouffement. Un grincement aride de corde à linge tirée, le bruit incessant et insidieux d'un climatiseur, les sonneries du téléphone à répétition. Signaux d'alarme. Bruits traîtres dans un confort apparent. Les cliquetis des horloges s'esclaffent. Des personnes étrangères vaquent à leurs occupations, un après-midi d'été, sur la terrasse, au soleil, les petits soucis semblent s'effacer à l'heure de l'apéro. Les gens recueillent leurs habits, sur les cordes, les femmes plient et préparent le souper et la mâchoire me serre. Il y a des territoires à l'étouffement. C'est comme une vague qui prend de la puissance à travers tous les bruits mesquins des jours, une vague qui n'effleure que rarement la conscience. Elle enfle au rythme des ballons dans la ruelle, des toussotements de la ville. Elle se niche aux creux de tous les coups de téléphone, les demandes urgentes à noter à l'agenda. Et puis elle croule, et croule et les cordes à linge grincent. Une fois, deux fois par année, elles cillent dans mes oreilles, et la peau se tend et se distend. Il y a malaise, et des rires qui

éclatent de nulle part. Alors on rentre à l'intérieur, on est entouré d'un confort moderne, la fraîcheur artificielle qui se moque d'un mois de juin étouffant. On erre dans la maison, on a le choix des pièces, nombreuses, chambre, bureau, cuisine, salon, partout des chaises, des endroits qui appellent à la détente et à un moment étroit d'inertie. Le cycle de l'immense frigo recommence avec un bruit sourd. Je ne sais pas où me poser. Je sais que ce n'est pas la peine. Les bruits traîtres ont retrouvé les interstices de la demeure.

On luttera bien une semaine, ou deux. On ne gagnera pas. L'ombre s'est manifestée. L'étouffement a submergé la maison.

Je suis vaincue d'avance contre l'arbitraire de ces moments, qui vont et viennent comme une marée improvisée, égoïste. Je passe des heures à orner les murs d'emblèmes, de souvenirs qui font rire ou pleurer, de cartographies mémorielles de mes autres pays, je construis sans cesse mon petit rempart, ma seule arme contre les typhons. Et puis ce sentiment pernicieux, fourbe, tapi dans les armoires.

Ce rire, empreint dans un écho, dont j'ignore l'origine, qui me glace le sang.

Je suis en territoire étranger, pas encore hostile. Je combats pour la forme, j'éponge le ridicule, je vais acheter des fruits au marché, prends le café au soleil dans les tasses exotiques, prends la bière avec les amis. J'essaie de recréer l'autre monde, l'exil familial. Je contemple les livres qui garnissent les murs et ne sais pas choisir. Je finis par l'appeler, en dernier recours, lui qui seul je crois peut faire dévier la frontière. Mais l'ombre lui échappe, surplombe les toits et plonge tout dans le noir. Les murs de la maison se referment sur les portes. Les glaces se fissurent sur ma peau décharnée. Une voiture klaxonne dans la rue et des enfants crient. Le vrombissement d'un avion m'interpelle. Il se heurte au vitrail impossible.

Enfin une journée de congé, je ne serai pas seule à déambuler dans les rues de Paris. Je me réveille hypnotisée par l'odeur du café qui se prépare sur la plaque chauffante, dans la minuscule pièce où nous dormons, dans le désordre le plus habituel. Que des amoncellements de livres, de pages de musique, de bouteilles vides. Je me passe de l'eau sur le visage, regarde par la fenêtre de la mansarde. Il n'y a pas de douche, les murs dégagent un air ancien et semblent respirer. Le plancher ne craque pas.

Nous descendons les interminables escaliers, sombres, en colimaçon. Des bonds rapides et vertigineux qui font redouter la remontée pantoise. La lumière du jour nous retrouve haletants. Je marche avec lui dans de petites rues rendues familières, mais je ne m'y habitue pas. Nous arrivons au café, prenons place, regardons le menu. Il parle au téléphone. Je m'imagine que nous sommes à la même table où il m'écrivait les lettres, les aveux, les seules reliques de notre histoire, racontées et manuscrites pendant la séparation. Avant que je n'arrive ici, à cette table. Elles contiennent tout, et rien à la fois. Nous n'en avons jamais parlé. Elles demeurent pour le moment flottantes entre deux mondes, attendant que nous décidions vers quel côté pencher. La table ronde, ses tasses, son cendrier portent les gravures de notre passé, sciées dans le bois par un crayon trop lourd, et notre dénouement attend toujours son cataclysme. Je mange du tartare assise dans une grotte, à l'abri d'un espace volatil.

Je suis dans un vieux film français, écho d'une première journée qui recommence à perpétuité. Les gens qui marchent dehors sont les figurants d'un étrange tournage. Noir et blanc, bigarré, aux gestes saccadés.

Métro vers la Gare St-Lazare, bondé, encore le silence soumis, qui se traduit cette fois dans toutes les langues. Je sens son souffle contre mon cou, à chaque arrêt nos peaux se heurtent à la finalité des phrases que nous nous sommes écrites. La tension est sonore dans l'atmosphère métallique. L'incertitude du moment fait malaise dans le huis clos. Un dernier soubresaut et nous nous évadons dans le labyrinthe de la sortie du métro.

Nous faisons des courses, argumentons sur le prix des billets de train. C'est une journée de congé comme une page de roman, toute en nuances et en teintes diaphanes. La chaleur accablante nous mène au Parc des Buttes Chaumont, ravins de verdure et cascades de couleurs bleutées. Nous chantons et harmonisons, il m'apprend les paroles d'une chanson et moi, d'un poème. C'est l'épisode où l'héroïne du film rencontre l'étranger et les muses s'altèrent. J'entrevois le réalisateur et son chapeau melon sous les filets d'eau et les arches de granit.

Nous passons l'après-midi sous ces seuils, sous les membranes historiques de Paris.

Et le soir, il y a la surprise.

Il a dit, la surprise, ce que je t'ai écrit dans la lettre, dans l'étreinte de janvier.

Il a dit, dans la lettre. Nous courons, contournons piétons, jongleurs, bornes et conducteurs. Nous tournons un coin et surgit la porte St-Denis. Il me laisse là, sous la plus grande et ancienne des portes, et disparaît. Je suis irradiée par la moiteur blanche, gardienne d'un passé inconnu et fébrile. Il réapparaît, des bouteilles entre les mains, de l'autre côté de la porte.

C'était la première neige de décembre. Il faisait un peu froid, un peu humide. Je venais tout juste de le connaître. Depuis quelques semaines à peine, un nouveau monde, vibrant de vie nouvelle, un bonheur à la fois aigu et feutré, pas encore matérialisé. Après le rendez-vous dans le stationnement obscur, la nuit à parler dans l'appartement de sa mère, les crêpes matinales, un calme songeur s'était installé. Après les promesses d'un commencement, il y eut le doute, beaucoup trop tôt. Il y eut l'autre qui s'est manifestée. Il y eut ces paroles sur l'étage d'un bar désert, ces paroles qui ont mis leur sceau sur notre histoire.

Je ne peux pas. Il y a l'autre. Un jour sûrement, un jour pourtant nous passerons.

Nous avions passé l'après-midi ensemble, toute la bande, jouant dans la neige et mangeant chinois. Aucun souci, la semaine d'école était terminée et c'était la fête. Mais j'étais mal à l'aise, déroutée par sa brusquerie. Pour la première fois, son regard était empreint d'un je ne sais quoi de rancune, de colère, dissimulées parfois sous des sourires forcés, révélées par des remarques tranchantes. La journée durant, mon nouveau bonheur s'obscurcissait. Et je ne comprenais pas. Nos pas laissaient des traces sur le sol de toute la ville et je marchais à tâtons, confuse, traquée par ses yeux désapprobateurs, presque méchants qui venaient fouiller dans une contrition longuement refoulée.

Nous nous étions tous réfugiés dans un bar pour échapper aux bourrasques de plus en plus violentes. J'essayais de lui parler et son regard m'évitait. Une panique que je ne connaissais pas et dont j'ignorais la cause me gagnait depuis quelques heures, une impression inquiétante de plancher vacillant. Depuis quelques semaines à peine, j'avais trouvé un regard bleu qui me maintenait au centre des choses. Par sa seule présence.

Je l'avais élu gardien de mon équilibre.

Il est sorti et je l'ai suivi, me suis assise à ses côtés dans l'escalier rouillé du bar, rue St-Denis. Il a commencé à parler, ton dur, mâchoire serrée. J'étais empêtrée dans la neige qui mouillait mes yeux, et je n'entendais que des mots épars, secret, autre, trahison. Je ne comprenais rien. Ne veux plus te voir. Il s'est levé. Il est parti. Les mots résonnaient à coups de cravache sur mes tempes.

Je me suis réveillée étendue dans la neige.

La porte St-Denis a fait parler l'insensé. Je suis dans un présent altéré. Il traverse l'arche, sourire aux lèvres, fier de son coup, et me tend une bouteille.

Dans la fenêtre, une araignée immémoriale, travaillant à refaire le temps. Des stries de jaune dans les yeux, elle entend les pièces qui dialoguent. Elle est maître des lois. Elle est tapie, elle est fauve.

Il m'avait laissée seule sur le seuil de la porte d'entrée et j'ai monté l'escalier en funambule, frôlant à chaque pas la pierre taillée. Un toucher forcené. Chaque marche m'élevait dans un tourbillon de fumée noire, je me taillais une place vers le centre du récit. L'œil de la tempête m'attendait en haut. Je suis entrée dans l'appartement et fus avalée. Relents de fumets putrides, le mobilier était bouleversé, le lit dans la cuisine et les vêtements épars sur le plancher. Partout, la brusquerie du désordre choquait mon regard, on m'avait écartée de l'histoire. Je sentais le dénouement se ficeler et les cordes se resserraient autour de mon cou.

Et soudain, partout, des images d'elles. S'échappant des albums, des photographies se dispersaient d'elles-mêmes sur le sol. Des reflets féminins flottaient dans l'air sourd. L'avertissement a éclaté comme des milliers de bouteilles de champagne ouvertes en même temps. Toutes les écluses enfin libérées.

L'hypothèse possible et plausible, une nouvelle elle. Sa présence sur ma peau comme un contact humide qui m'a fait frissonner. Tous ces yeux sur moi, la peur tapie qui se rétracte. Sa présence sur ma peau telle que je devais l'être sur la sienne, l'anonyme dans ma maison. Je l'enveloppe d'une algue visqueuse et m'enroule autour de son ombre. Le venin s'épand et je trace des mots sur le sol.

La reine araignée se délie les jambes et se dresse, magnifique, despote. Omnipotente, elle dresse l'autel de la toile.

Imperceptiblement, les nœuds se relâchent, les cordes tombent. Mes mains travaillent, méthodiques, calculées, font des gestes précis. Je dévore la victime et bois goulûment le liquide noir. Un rire retentit et fait écho dans la pièce vide, à l'intérieur cette fois de l'appartement au bord du canal Lachine. Je suis maître de l'axe sud, j'entremêle les pièces qui s'enfilent, nombreuses, inutiles.

D'un seul regard, les images d'elles se fracassent contre les murs.

Je suis ici seule et maître et je détourne le dénouement avec une absurde facilité. Il y avait une ombre au seuil d'une porte et, d'un coup de fil, d'un fin mouvement de poignet je la replace dans son tableau. Je mets en scène les pantins désarticulés. Il reviendra demain, passera la porte, traversera les pièces, s'empêtrera dans la toile. Il se posera dans cette chambre où l'attendent des yeux jaunes dans une fenêtre. Il me cherchera. Il traversera les cadres sans porte et ne me trouvera pas. Mais il s'évertuera, en vain, dans les lieux décroisonnés. Dans les lieux dorénavant possédés.

Je sors de la maison par la fenêtre arrière, avec un goût de sang dans la bouche.

Une urgence monte, monte, un besoin de hurler ce que je ne voulais pas avouer bouillonne et me bouscule. Tout ce que les autres avaient fait taire, lassés de ma rengaine, exaspérés. Ils avaient étouffé en moi une source qui gronde maintenant, et grandit, tumultueuse, elle menace de jaillir. Elle renversera tout sur son passage. Que cette envie folle de laisser exploser l'interdit, de le libérer, de le mettre à jour, devant tous, et leur crier, et me crier, voilà! Elle est là, cette chose ignoble que vous empêchez, je vous la montre, elle existe, je n'ai pu m'en défaire, elle est restée toujours terrée, presque absente à force d'être invisible, je l'avais oubliée à force de vous écouter, vous, voix d'outre-tombe, voix de bienséance. Je ne peux plus la cacher, elle est là, infâme, présente en moi comme une fatalité que ne peux éviter, comme un torrent dont je n'ai pu changer le cours. Je sens maintenant cet insecte putride logé sous ma peau. J'ose maintenant avouer ma supercherie, je vous avais bien trompés, tous, et moi-même. Mensonge qui apaisait pourtant mes réveils, ironie que je vous crache à la figure. Je me rends à l'évidence, mais vous ne le saurez pas. Je vivrai seule avec ma vérité, laide, hypocrite, transgression de mes journées.

Petite souris tremblotante qui se laisse hypnotiser par la harangue.

Emprisonnée dans une bulle de verre, je me débats. J'espère qu'elle volera en éclats, qu'elle le défigurera. Qu'elle lui crèvera des yeux qui ne sauront plus me regarder. L'idée me fait frissonner, la salive coule sur mon menton.

Brusquement, je me sens épiée de partout par des orbites sans regard.

Les arômes de la déchéance semblent m'enivrer. Je m'y baigne, je sais que je touche à l'interdit, que je n'y ai pas droit, mais il m'attire, lumière tentante pour l'insecte qui vole, affolé, affamé, cherchant follement un bassin d'ordures. Je cherche une drogue qui me harcèle, me hante, ma soif d'étancher ce besoin obsessionnel.

La salive se transforme en bave moussante. Elle me coule dans le dos. Je suis enfermée, il n'y a plus d'air, plus qu'une haleine fétide, chaude. Tout se couvre d'ombre trop noire.

Une rage m'empoigne soudain. Je crie, je veux le secouer, lui, spectre de mes nuits, le secouer jusqu'à ce qu'il ne se reconnaisse plus, afin qu'il se regarde et s'affronte enfin. Je vocifère, j'ai droit à la réponse. Croit-il avoir fait de moi un pauvre pantin désarticulé, croit-il posséder un quelconque droit divin qui dicte mes gestes et mes pensées? Je hurle mon dégoût pour cet être indigne qui sait, si bien hélas, qu'avec un seul de ses regards je le suivrai, que je n'aurai pas le pouvoir de reculer devant mon désir toujours provoqué, sans cesse renié. Je n'en aurai pas l'envie.

Autour de moi, l'ombre se déplace d'un mouvement horrible de lenteur. La sueur suinte dans la bave.

Je suis pourtant habitée par cet intrus qui me ravage le corps. Ses bras sont des chaînes qui m'enlacent, m'étouffent à force de me quitter. Étrange jouissance de l'asphyxie. Je lui parle cette fois, je lui parle à travers moi, puisqu'il vit en moi, ce dieu tout-puissant qui se croit maître de ma volonté, je lui parle enfin de ma colère, je lui hurle des insultes, j'exige une compensation, je lui demande explication, pourquoi m'a-t-il laissé à moi-même, être oublié, déserté, confiné depuis toujours dans un coin obscur de ma conscience, relégué à n'être qu'une fraction infime de lui-même car un autre prend déjà toute la place? Mais pourquoi enfin m'abandonner dans ce lieu qui n'existe pas, me laisser à l'intérieur du vide qu'il a laissé, sans cesse grandissant, qui s'élargit à la mesure même de son absence, danse macabre, sans fin, qui finit par m'entourer de noirceur, par m'étouffer, et étouffer en moi toute parcelle de vie, toute parcelle de joie, d'espoir, de confiance.

Je ne peux plus respirer. Autour de moi, dans un terrible changement de perspective, des pattes se profilent, de longues pattes velues, ignobles, sanguinolentes de fourrure noire.

Il a tout brûlé. Lui qui avait su ouvrir les portes est parti comme un voleur, lâchement. Je lui crie cette fois, peut-être la seule, peut-être la seule où j'en aurai la force, je lui crie ma révolte de ne plus pouvoir vivre encore. Il m'habite toujours de son absence, plus présent que jamais.

Il m'a violée mes larmes. Oui, la souris se complaît. Elle les aime ses pauvres petites chaînes.

La multitude d'yeux noirs qui me fixent me fait frémir de dégoût. Tout mon corps se révolte. Je lève la tête. Au-dessus de moi, la bouche béante de l'araignée qui me lorgne, et rit, rit toujours plus fort, à grands gloussements sardoniques. Un rire puissant de sarcasme, grave et tonitruant.

Je crache du fiel qui se répand en cascades monstrueuses sur le sol, se déverse entre les pattes qui m'entourent. Tous les os de mon cou craquent en cadence, jouissant par tous leurs pores d'une autre arène qui s'annonce, où je pourrai enfin déchiqueter, heurter, briser. Encore.

Partout dans la maison, des horloges accrochées au mur, entassées sur le sol, des pendules qui résonnent. Je n'entends que leurs hochements qui fendent le silence à coups réguliers, irrévocables.

Le temps oscille en vain, ce soir.

Le rythme des battements ne s'accélère pas. Niché entre deux cadrans marquant des heures différentes, un Pierrot songe, enfariné dans une mémoire qui ne lui appartient pas. Je peux rester des heures devant sa petite figure mélancolique, sise au-dessus du foyer, nous nous fixons par-delà les minutes qui passent. Pauvre clown sans sommeil qui veille en cadence.

L'instant est décroisé.

J'entends son souffle court et régulier à l'autre bout de la maison. Il dort dans mon lit, enroulé dans mes draps. Il dort et je ressens sa présence partout, sa présence qui respire à travers les murs, comme une flamme bleue qui cherche l'oxygène, qui va, qui vient, au rythme de l'aiguille des horloges. Hier soir, il est revenu de son long voyage. Nous ne nous étions pas vus depuis des mois, depuis de vagues adieux proches d'un moulin. Un au revoir qui n'était pas empreint de gravité, pas du tout solennel, car nous croyions nous revoir à Paris. Nous ne savions pas encore que l'escapade dans les cathédrales d'Avignon serait la dernière. Alors les mois et les semaines ont passé, et le jour est venu du retour, inévitable, à Montréal. Il allait venir chez moi, dans ma nouvelle maison, un tout nouveau lieu, enfin dénué de notre histoire ancienne.

J'avais l'espoir d'un recommencement, d'une deuxième vie dans la même ville. Un autre chapitre, hors lieux, hors frontières. Pour enfin pouvoir vivre, peut-être, hors du cadre de la photo. J'espérais.

Alors je l'ai attendu longtemps dehors ce soir-là, impatiemment. Hier soir. J'ai longé la rue, cinq fois, dix fois, les coins de rue interminables typiques de ces quartiers de Montréal. J'avais froid sous mon lourd manteau de laine. C'était encore novembre. On aurait dit que c'était le mois de nos dénouements multiples, que sa venue faisait inévitablement apparaître une nouvelle charnière du possible.

Le tout premier novembre, il y a des années, dans les rues bordées d'arbres d'un tout autre quartier. La neige avait fondu, la première tempête était arrivée beaucoup trop tôt. Un mois durant, nous avons marché dans ces rues, découvert les ruelles, prolongé les nuits sans sommeil bordées de vapeurs d'alcool. Un mois entier et presque sans souvenir, qu'une impression familière de feuilles rouges jonchant le sol, dont chaque année par la suite s'est inspirée pour composer une variante. Un trou noir de mémoire racontant l'illisibilité de notre histoire, où chaque geste, chaque parole étaient avalés par le tourbillon au centre du récit. Il ne restait que des photos figées de quelques instants épars.

Nous avons traversé le mois de novembre forts de notre première dispute. Je m'étais réveillée dans la neige, et il avait décidé d'oublier mes fautes que je ne connaissais pas. Je me rappelle que, peu après cet accord tacite, une nuit de pluie drue où nous avons été enfermés dehors, il avait déposé son manteau sur mes épaules. Nous étions prisonniers de l'extérieur, violemment trempés, mais je ne respirais que l'odeur de son manteau d'automne, son odeur pour la première fois. Plus tard cette même soirée, je suis restée assise des heures durant sur une roche, dans un parc. Je ne sais plus maintenant pourquoi précisément. Je crois que l'autre était réapparue à ses côtés. Toutes ces journées, ces nuits, ces conversations interminables se sont presque toutes engouffrées dans le trou noir. Mais cette nuit-là, ces moments vides de sens accrochés à une roche sans nom, et même chacune de ces minutes se sont incrustés avec une cruelle précision.

Pourtant, chaque année, aux esquives de la saison, la tentation de se glisser dans la brèche du possible.

Hier soir, empreinte d'humidité, j'arpentais la rue, de long en large, et je traçais sur le sol sans le savoir les premiers vestiges du lieu, les archives sur le trottoir foulé par le bas de mon manteau. Et il est apparu au loin, un peu perdu dans la brume, la même image depuis toujours, universelle et sans origine comme dans un film : le héros débouche enfin d'un long tunnel, démarche sûre et regard lointain sous l'arche du brouillard de novembre. Nous avons marché l'un vers l'autre à travers le long corridor de la rue, et nous sommes rencontrés à mi-chemin, précisément, devant la porte de la nouvelle maison. Il était revenu.

Il a fait le tour des pièces, jugeant l'atmosphère, mesurant les espaces. Nous avons contemplé ensemble le futur de notre histoire, revisité en silence les fins de tous les chapitres que nous avons terminés à Paris. Le soulagement était palpable, la maison semblait avoir accepté sa nouvelle destinée. Tout circulait et il n'y avait plus la possibilité. L'air semblait franc et clair, les armoires enfin vidées de fantômes. Tout circulait entre nous. Il avait l'air un peu triste. Le retour est toujours fatalement rocailleux. Mais il était ici avec moi, gardant ainsi jalousement devant lui une petite parcelle de voyage.

Nous faisons les gestes les plus banals du quotidien, trancher le pain, ébouillanter les pâtes, pétrir les légumes, mais nous avons cet ailleurs qui s'était infiltré avec lui lorsqu'il avait traversé la porte. Nous le goûtions jusque dans l'arôme du vin. Nous l'avons bu jusqu'à la dernière goutte, pour nous l'approprier, pour le garder dans la demeure. Pour que tout se déroule comme prévu, nous devons avoir cet ailleurs avec nous. Pour que le recommencement devienne familier. Mais la fatigue a fait son œuvre et il est allé s'enrouler dans mes draps.

Il respire à travers les murs. Il s'est déjà coulé dans la maison, avec une facilité étrange. Je suis seule dans le salon. J'attends que mes yeux se ferment mais cela ne vient pas. Les parois se volatilisent, l'instant est décroisé. Les pendules oscillent en silence, ou peut-être n'est-ce que le bruit qui résonne dans ma tête. Le Pierrot est triste. Je devrais aller le rejoindre. Mais je suis clouée au sofa. Je reste immobile. Paralysée par une peur diffuse. Quelque chose dans l'air a changé et je suis sur le qui-vive, aux aguets d'une fumée noire que j' imagine envahir la maison. Je suis incapable de me lever, mes jambes sont sciées et je sens comme des aiguilles sur mon dos les yeux des horloges qui me regardent. Je suis traquée par cette peur qui s'est réveillée, par le fauve qui a bondi hors de la brousse. La fumée s'épaissit, mais les flammes restent cachées car il n'y a pas d'oxygène. Ce n'était qu'une illusion de retrouvailles. Les fenêtres s'obscurcissent.

Le loup appelle sa proie.

Une impression tordue m'envahit, le risque se colle à moi et me serre la gorge. Je ne peux plus respirer, je vais perdre pied.

Une porte claque. Je tressaille. Je ris un peu nerveusement et secoue la tête. Je me lève et balaie du revers de la main cette peur ridicule. Le fauve vient se frotter contre moi et ronronne. Il y a longtemps qu'il est apprivoisé. Il y a longtemps qu'il est en moi. Je montre les crocs, et le loup aura peur. Il se peindra le visage en blanc, restera à jamais figé dans son masque. Le risque s'est évanoui puisque je peux travestir à ma guise. Je contrôle le déroulement des choses. Les heures m'obéissent. Je tire sur les ficelles du temps, je les suspends. Je façonne notre histoire hors de la réalité, accélère et ralentis les scènes.

Notre mémoire m'appartient.

Et pourtant, ce soir, la fumée persiste. Mon élan se désagrège. Les horloges ne m'obéissent plus, le Pierrot bat la cadence, je reste debout dans un entre-deux, sur une vague frontière temporelle. Ce doit être ainsi, le temps de la réalité, embrouillé, têtu, rebelle. Le moment est trop familier. Je ferme les yeux, écoute sa respiration qui transcende les cloisons, traverse les portes et fait écho. Une inquiétante étrangeté me pénètre, il fait noir, ce n'est pas comme avant, ce n'est pas non plus comme ce devait être, comme il était prévu. Cet instant est maître de lui-même et je suis désarçonnée par son omnipotence. Je pose les mains dans le réel.

Je ne sais plus depuis combien d'heures je m'assieds et me ravise. L'attente me fait frémir d'angoisse, hérisse le poil de mes bras, fabrique de fausses ombres dans les coins. Il ne se passe rien, que des secondes éparpillées dans tous les sens. Je suis dans un film noir où la tempête n'éclate jamais. L'attente perdurera pour toujours.

Et j'ignore encore pourquoi j'attends.

Le plus impitoyable de tes crimes aura été de ne pas tuer mes illusions.

Une ombre rouge se profile derrière mes yeux. Je redresse le menton, un petit mouvement sec, percutant, qui le cloue au sol. Il plaide, gémit, me supplie de la gracier, l'autre, l'étrangère dans ma maison. Mes os brisés me font hurler et je l'envoie à sa perte. Je le garnis de munitions, cavalièrement lui ordonne d'aller décapiter l'ennemi. Je souffle un vent de folie qui l'arrache de son emprise et le fouette hors de la maison.

J'attends sauvagement l'horreur qui se perpétrera ce soir. J'entendrai les gorges tranchées, le goudron me coulera sur le corps. La fumée rouge pourra enfin se dissoudre.

Nous étions perdus dans le labyrinthe de la forêt. La soirée dans le chalet s'était prolongée, les étoiles s'étaient levées. Tous les quatre, inséparables, au cœur d'un été. Les bouteilles de vin s'étaient amoncelées, nos lèvres étaient mauves. Notre insouciance ne trahissait pas la tension qui perdurait entre lui et moi. Toujours en filigrane, peut-être cela paraissait-il, mais les autres n'en disaient rien. C'était le mot d'ordre. Couvrir le secret par la parole. Le secret indicible et inassouvi. Alors nous chantions et nous buvions, la guitare nous accompagnait toujours, cet été-là.

Nous nous sommes évadés dans le bois au son d'un opéra lointain, marchions vers l'interdit sur les terrains privés. La musique teintait la promenade de gravité. Nous marchions presque sur la pointe des pieds, écartions délicatement les broussailles et les branches d'arbre pour ne pas contrevenir à la beauté du décor. Pour ne pas déranger l'étrange harmonie des violons qui enchantaient le sous-bois. Les ombres qui se détachaient entre les troncs étaient magiques, baignées d'une aura prémonitoire. Je longais le chemin derrière lui, avec la sensation de me diriger vers un moment décisif, les roulements de tambour me menaient vers un vantail d'où se dégageait une multitude de voix m'appelant à l'unisson.

Devant nous, un lac est apparu. Étrange et poignante vision que cette étendue d'eau inconnue de tous, cachée au creux de la forêt. Nous avons écarté de notre esprit engourdi les pancartes de l'interdit. Pour nous, il resterait ce lac inconnu surgi d'entre les arbres, éclairé d'argent par une lune entourée d'un halo d'incertitude.

Les chouettes chantaient en accord avec l'opéra qu'on entendait encore, presque imperceptiblement. Nos vêtements se sont retrouvés sur la terre mouillée. Nous étions dans l'eau, libérés de la crainte d'être découverts, dans l'eau glacée et noire qui nous ruisselait dans le dos. Lorsque j'ai été submergée, j'ai su, à cet instant précis, que tout changerait bientôt pour toujours, que ce moment dans le lac allait être gravé de manière fatidique. Nous étions immuables dans la symphonie.

J'ai su que nous étions lui et moi liés par un ailleurs inébranlable. Nous n'étions plus ces enfants s'étant rencontrés un soir d'automne. Tout pourrait toujours changer, il y aurait les bouleversements et les trahisons, les doutes et les aveux, les révélations et les regrets, mais nous aurions toujours ce moment dans l'eau, hors du temps, protégés par les arbres, bercés par la mélodie, tenant entre nos mains l'essence même de la possibilité. Personne ne pourrait jamais nous l'enlever. Elle nous avait soudés.

Les autres s'étaient évanouis, il n'y avait que nous deux dans la noirceur tiède. Nous sommes sortis de l'eau, ruisselants, il s'est approché de moi, et encore, et encore. Nous ne parlions pas, le langage avait disparu dans le silence. Nous n'avions plus besoin de mots. Il a passé mon chandail autour de mon cou, m'a regardé dans les yeux et la forêt autour de nous a disparu, il ne restait que l'opéra entamant ses notes finales. Pour la première fois, j'ai compris comment quelqu'un pouvait voir au fond de moi. Il m'a tenu longtemps entre ses bras, tout contre mon corps, sans jamais se pencher vers moi.

Cette nuit-là, nous avons traversé cette porte qui nous paralysait depuis si longtemps. La porte du non-retour.

Il était entré dans l'aire close de ma demeure.

Je ne l'ai pas vu depuis plusieurs semaines. Il y eut ce premier baiser entre les verres de bière, cette copine qui a su, il y eut ces cris, et ces paroles encore. Je ne peux pas. Il avait choisi l'autre voie. Je me suis emmurée dans le silence. J'ai jugulé cette valse innommable. Et les appels ont cessé.

J'ai tenté de dénouer les chaînes, je ne dormais presque plus.

Chaque nuit, un nouveau rêve, un nouveau rire grinçant comme de la craie, une autre charnière s'ouvrait dans un monde étrange de liens inextricables. La cartographie de notre histoire se dessinait durant mon sommeil. Chaque nuit, je me réveillais en sursaut, sueur au front, m'extirpant toujours d'un souvenir qui se mêlait aux précédents, sans ordre précis, avec une surprenante logique.

Je passais mes journées à tenter de me défaire de cette nouvelle mémoire onirique. Chaque jour, des hauts et des bas, des nivellements d'humeur. Ces retours nocturnes renforçaient pourtant mon silence. J'ai revécu toutes les anciennes déceptions, les promesses brisées, l'ivresse inutile dans l'attente.

La confiance n'y était plus à cause de ce passé qui nous avait rompus.

Puis, un jour, plus rien. Plus de souvenirs rasant sournoisement la conscience, mais plus de murs empêchant les fils de s'enrouler autour de moi. Ce matin, il n'y a plus rien pour cloisonner les choses. La toile qui s'était tissée se relâche. Elle menace de disparaître.

C'est aujourd'hui que les sonneries du téléphone retentiront de nouveau.

Il m'a donné rendez-vous dans un bar écossais, rue St-Denis. Je prends le métro, change de ligne, gravis les escaliers, marche dans la rue. Un ancien restaurant placardé d'affiches attire mon regard. *Boulevard of Broken Dreams*. Je crois avoir vu cette pancarte dans un de mes rêves, je ne me rappelle plus. Je traverse la rue jusqu'au bar en ne songeant qu'à ce boulevard, à cet homme et son feutre, à la lueur dans ses yeux noirs. Il m'attend, assis sur le sofa en cuir dans un coin de la pièce. Nous buvons du scotch sur de la glace. Ses mots coulent sur ma peau. D'un pas feutré, l'oubli s'introduit dans le bar. Il dit qu'il n'y a que moi. Nous vidons les verres les uns après les autres, nous sommes assis tout près l'un de l'autre, nos cuisses se frôlent un peu.

Nous sortons du bar, marchons dans l'air froid. Déjà, les lumières de la rue brillent plus normalement. Déjà, les choses reprennent leur place. L'espoir ressurgit, gonfle mes poumons. Nous déambulons longtemps. Nous arrivons aux marches de la Place des Arts. Ce soir, nous nous installons dans un grandiose escalier de marbre. Des hommes en chapeau haut-de-forme nous entourent. Le champagne jaillit dans l'eau de la fontaine illuminée. Il traîne dans l'air un vent de renouveau.

Éternelle genèse qui efface tout le reste.

Il enroule autour de son cou mon foulard rouge, me prend par les épaules. Nous restons là sans bouger, je n'ose presque plus respirer. Nous venons de créer une brèche dans le présent, le passé n'existe plus. Tous les anciens souvenirs qui peuplaient mes nuits deviennent lointains, inatteignables, presque fictifs. Je ne me rappelle plus que de vagues silhouettes et d'ombres voilées.

Pour un instant du moins, l'espoir a surpassé la mémoire.

Notre amour sera absolu ou ne sera pas.

Les notes du piano s'égrènent dans l'air du soir. Je voulais un chef-d'œuvre. Je me souviens d'un soir, dans l'eau, au creux de l'été, nos mains s'étaient touchées. Après, la vie nous a consumés, et la peur, l'immense peur. Depuis des années, nous dansons sur ce seuil. Ni amoureux, ni amants, ni amis. Nous sommes autres, oscillant parfois ensemble, parfois séparément. Parfois seulement, une ombre derrière la fenêtre. Puis elle disparaît. Nous sommes moulés dans des sculptures de pierre, déposés sans équilibre sur une corde raide.

Chaque parole menace de me faire tomber. Jour après jour, je mets les pieds dans l'immensité du vertige. Tous les gestes peuvent être la plus fatale des chutes. À la merci du vent, chaque phrase jaugée, chaque phrase qui pourrait s'avérer ce faux pas nous faisant chanceler vers le néant.

Je l'observe jouer du piano, j'ai toujours aimé observer ses mains valsant sur les touches. Sa musique me rend à moi-même. Les notes naissent sous ma peau. Les accords pleuvent, et je me perds dans le souvenir de notre histoire. Je ne sais plus vraiment qui nous devenons, ni dans quel versant de la réalité le piano nous trouve ce soir. Je ne peux m'empêcher de songer à une vie parallèle. Qui serions-nous devenus si nous avions franchi le pas, si les excuses s'étaient écartées de notre chemin? Si nous avions osé le raisonnable. Serions-nous ici ce soir, sans lieu ni frontière, ensorcelés dans la musique? Aurions-nous pu vraiment posséder quelque chose de plus grand que ce que nous tenons entre nos mains? Je me serais peut-être échappée de la danse si j'avais pu voir sa vraie figure. Je ne crois pas l'avoir jamais vraiment voulu. Je n'ai pas de regrets. Ce soir, nous n'existons que par cette musique étrange qui nous unit.

Une seule fausse note pourrait faire basculer le tableau.

L'été finira bien par céder.

Sa copine avait quitté l'appartement où le plancher craquait. Les saisons s'étaient esquivées, avaient traversé les innombrables pièces. Les amis étaient entrés, avaient dispersé leurs choses partout, dans l'escalier de l'entrée, l'immense cuisine, la véranda, le salon, l'escalier de bois qui menait aux chambres, là-haut. La France était débarquée dans l'appartement au bord du canal Lachine. Des airs de Provence jouaient en permanence, le vin coulait à flots, les rires fusaient à tout moment. L'été s'était installé avec moi dans cette commune étrange où tous avaient la clef. Les heures ne comptaient plus, la nuit se fondait au jour dans les fenêtres sans rideaux. Tout était rapiécé, le désordre innommable mais on s'y sentait chez soi. Tous unis dans la maison sans frontières. On s'y échangeait les lits. Mais moi je l'avais rejoint dans la petite chambre sans porte où il était allé se réfugier lorsque l'autre était partie. Le lit simple prenait toute la place et les instruments devaient être accrochés au mur.

Nous ne dormions pas beaucoup. Nous allions tous au travail quelques fois, escapades furtives, pour vite revenir à une cuisine empreinte d'odeurs de pain et de fromage. Le temps s'était arrêté au mois de mai. Nous vivions dans le Montmartre de nos rêves, peint en couleurs dorées et tout en contours abstraits. Les bouteilles de vin s'ouvraient à l'aurore et nous prenions le café au lait sur la terrasse à la tombée de la nuit.

Notre espace nous appartenait, le reste du monde avait disparu. Petite fourmilière pleine de vie où les hommes se promenaient torse nu en chantant les airs de leur pays. Nous étions maîtres. Et je me suis coulée dans ce monde, en laissant tomber autour de moi les dernières parcelles de réalité.

Les jours et les aventures s'amoncelaient dans le huis clos bordé par les murs de brique de l'appartement. L'extériorité ne s'exploitait que par petites doses, des promenades au marché, des excursions en forêt, et le parc, derrière, que nous voyions de la terrasse. Immense terrain vague la plupart du temps déserté, terreau fertile de tous les jeux. Nous y apportions les bouteilles, transgressions les règles. Les ballons volaient dans les airs, nous nous réinventions. Nous vivions ainsi, ensemble, étrangers, liés par une liberté que nous ne savions pas si précaire. Nous nous ruinions au champagne car nous savions, chacun, dans un endroit bien enfoui, que l'été finirait bien par céder, que cette bulle d'air qui s'était formée presque malgré nous portait déjà en elle les premières fissures qui allaient, un jour ou l'autre, tout faire éclater. Nous le savions, et c'est ainsi que nous foncions de plus belle sur ce chemin incandescent, pour vivre cette magie le plus longtemps possible, avec toute l'intensité que nous possédions.

Je l'avais rejoint dans la petite chambre. Il n'y avait pas de volets à l'unique fenêtre. Notre ancienne vie s'était envolée en fumée. Le premier soir qui ne l'est jamais vraiment. Pourtant, il n'en reste toujours qu'un en souvenir, celui qui marque les finalités et fait tourner les pages. Nous étions revenus d'une fête, la mienne je crois, un peu ivres, emballés, timides. L'air tiède du mois de mai se promenait dans la brise.

Au loin, à l'est, la lumière de la Place Ville Marie fendait le silence.

J'ai jeté un œil à l'intérieur, de l'autre côté du mur de vitre trônait la vieille table de bois, enfouie sous les papiers, la lessive et l'accordéon. Je l'ai revu souffler les bougies. J'ai tressailli un peu lorsqu'il m'a pris la main.

Je me suis réveillée comme d'un mauvais rêve, le soleil plombait sur nos têtes, j'étais couverte de sueur.

Étendue dans les draps étrangers.

Je me suis passée la main au visage, en colère, terrorisée. Mais il a ouvert les yeux, m'a souri un peu. Il m'a dit, j'ai faim, viens, on va déjeuner. Le temps de trouver nos vêtements et nous étions partis, à la recherche de fruits et de réponses. Nous avons longtemps erré au marché, son entrain me déroutait totalement. Je me laissais guider, enfin, c'était bon, les gens nous parlaient et nous discussions des prix. Des bouquets de fleurs, partout, annonçaient l'été. Nous avons longé la rive du canal, les mains remplies de bonnes choses, l'herbe verte nous appelait. Nous nous sommes allongés au bord de l'eau.

L'air était différent ce matin-là. L'air du large, une promesse d'ailleurs que j'ai humé frénétiquement. J'étais ivre de sel. De vents et de marées. Nous riions et parlions, étonnés de notre sobriété. Ses yeux captaient parfois un rayon de lumière et révélaient dans un azur lointain des particules de vérité.

Je le voyais soudainement s'ouvrir à notre insoutenable réalité. Nos deux êtres imbriqués qui s'appartenaient. Insécables. Étrange être bicéphale. Immuables et impossibles. Je respirerais donc pour nous deux. Il était ma seule maison. Un jour sûrement, un jour pourtant je lui dirais.

Je me voyais dans son regard magnifique et pure, à l'abri de tout. J'y étais, enfin. Apaisée. Libre de la peur que je ne pouvais pas encore nommer. Si nous restions ici, à jamais, dans l'ombre verdâtre des feuillages, nous serions sauvés de nos excuses.

Nous avons mangé tous les fruits avec appétit. Il me lançait des raisins verts. J'en avais partout sur le corps, dans la bouche. Il en faisait des dessins sur mon visage. Nous riions aux éclats, allongés, cette fois, sous le même toit. Nous pensions, cette fois, comme si cela allait de soi. Sans peur et sans réserve.

Il m'a dit, viens habiter chez nous cet été.

J'avais vaincu l'effroi terrible d'oublier.

Le chemin de pierres qui m'avait menée à cet endroit se retrouvait bousculé par des enfants. Une à une, les pierres disparaissaient, pour ne laisser place qu'à cette nuit, qui deviendrait la première. Les images basculaient dans le néant. La soirée d'adieu à un ami, la gifle que j'ai entendue retentir en écho dans son corps, la veille du jour de l'An, ce baiser sur le seuil d'une chambre sans porte, la nuit d'écriture sauvage sur le tapis.

Tous ces fils se désagrégeaient dans l'air du matin; nous allions recommencer encore.

Les semaines ont passé, puis sont tombées, les unes après les autres, lourdes, irrévocables. La fin de chacune faisait retentir de plus en plus fort le bruit d'un inévitable avertissement. S'est établie la certitude d'un événement à venir. L'alerte est survenue à la frontière de deux mondes. Les lieux de l'appartement se multipliaient, les pièces se décroisonnaient et laissaient place à un vide sans nom.

Il n'y eut pas de moment décisif, de point fixe dans le temps où on aurait pu dire que les choses ont basculé. Le point de fuite s'est installé sournoisement, glissé silencieusement sous les portes que l'on aurait parfois dû fermer. Nous vivions encore dans un autre temps, mais, cette fois, il s'était immobilisé dans l'attente. L'apaisement s'est tranquillement mué en espoir de son retour. L'attente térébrante de l'éternel retour. L'attente du dénouement. Les pièces dans lesquelles nous avons vécu se décuplaient en lieux que je ne reconnaissais plus. J'y étais maintenant étrangère. Je me suis coulée dans la vase. Les fauves réapparaissaient. Si je m'y terrais suffisamment, je pourrais m'empêcher de déraper. Les cloches sonnaient partout, alors je restais seule, la nuit, sans bouger, pour ne pas faire basculer l'équilibre.

C'est ainsi que, figée dans la glaise, j'ai décidé de prendre le contrôle du récit. Son image avait commencé à s'effriter. Il fallait tout raconter avant qu'elle ne disparaisse complètement. L'appartement au sud de Montréal serait le tourbillon autour duquel s'imbriquent les personnages et nous y serions tous avalés. J'ai vécu la fin de l'été parmi les fantômes. Mon énergie s'est peu à peu drainée. Mon visage est devenu lentement mais sûrement translucide et j'espérais désespérément, pour les rejoindre, devenir l'un d'entre eux. Transparente et inutile. Les charnières grinçaient. Les jours ont commencé à défiler comme des scènes de théâtre qui ne se suivent pas. La fiction s'est infiltrée dans la demeure. Et plus rien n'avait de sens. J'ai arrêté de museler les perspectives enchevêtrées. Le chaos s'annonçant, il faudrait poser les pierres du manuscrit.

J'ai peint sa figure de fard blanc.

Peu à peu, j'ai posé les ficelles; bientôt, tout virevoltait à ma guise. J'ai tramé une version du chapitre pour que le sol cesse de se dérober sous mes pieds. Mais la mise en scène m'a trahie; je suis moi-même devenue un personnage automate. Figure blême vivant dans un cirque. La chaleur humide de l'été avait fait fondre les fondations. Il était de plus en plus absent, entraînait parfois en coup de vent dans l'appartement. Son regard, toujours, distant.

Les dernières nuits, il rentrait ivre, grimpait dans le lit et m'entourait de ses bras. C'étaient les dernières parcelles de lui, se dégageant encore de l'attente, et je le savais. L'ivresse repoussait pour quelques heures la porte qui se refermait sur nous. D'un long mouvement inexorable, son masque se posait.

Les derniers soirs, nous avons dormi enlacés, succombant à l'altérité de l'altéré. L'inévitable silence avait envahi la maison.

Tous sont partis, tout a disparu. Les pièces se sont vidées. Il ne reste que les meubles, quelques effets oubliés. J'ai longtemps erré dans l'appartement où flottent encore quelques odeurs familières, des appels à l'exil. Je réintègre lentement mon corps mais ne l'habite plus. Il m'a annoncé son départ un soir triste de pluie. Je m'installe à Paris. Je l'ai serré longtemps dans mes bras ce soir-là. Son dos nu entre mes mains.

Une autre lettre est arrivée hier soir. Étrange plaidoyer, je sentais la sueur couler sur son front. J'avais mis fin à la chose, j'avais noyé les parts d'ombre. Sans lui, en son absence, les fantômes s'étaient tus, j'avais arrêté de vivre au rythme des lettres qui arrivaient, semaine après semaine. Mes derniers mots avaient scellé notre histoire. Nous avions retracé notre archéologie. Nous avions tout dit. Notre réseau d'interminables incidences s'empilait maintenant sur mon bureau en enveloppes couleur crème. Tout était devenu si clair. Magnifié cent fois par la distance. Chaque fil épistolaire relié à un autre faisait ressortir de plus belle un canevas qui s'élevait en relief. Une géométrie en trois dimensions. Elle s'imposait dorénavant d'elle-même, les quatre lieux, les quatre axes de notre histoire et la tour en croix qui trônait au centre. Ce relief déconstruisait tout le reste. J'étais redevenue maîtresse de mes demeures et de mes identités multiples dans des pièces dialoguant. Il ne faisait plus court-circuiter les passages. Je m'habitais de nouveau.

J'avais reconquis de plus belle la force de voir les choses autrement. La ville avait repris ses couleurs habituelles et son incessante activité. J'avais tissé la toile autour de la cité mais ne m'y enlisais plus. Les endroits que nous avions fréquentés disparaissaient dans le tourbillon. Je m'enivrais dans l'épuisement de l'évertuement. Je regagnais mon rôle et me soûlais de contrôler les choses. Tout vouloir faire, ne rien manquer, être de toutes les fêtes, connaître tout le monde, tout noter, ne rien oublier. Surtout, ne rien oublier. Les pierres que je fixais sur tous les chemins de la ville amarraient la toile. Dans les lumières de la nuit, les quatre lignes en relief devenaient carcans se chargeant à ma place de tout garder pour conjurer la disparition des choses. Tout était limpide. Du haut de la Place Ville Marie, toisant ces enchevêtrements, je décidais d'où tournerait le vent du lendemain.

Il est quatre heures du matin. Je suis assise sur un banc du Pont des Arts. Les lumières de Paris baignent la faune bigarrée qui se promène autour de moi. Un homme vient s'asseoir à mes côtés et me parle en espagnol, je l'écoute sans le comprendre. Un brouillard m'entoure et la musique fuse de partout au centre de la ville endormie. J'allume et j'éteins mon briquet d'un mouvement machinal. Des jeunes boivent de la bière et font des pirouettes sur le pont de bois. Leur reflet tressaille un peu sur l'eau. Je raconte des histoires aux passants. Je l'attends. Je suis assise depuis une heure et j'avale la bière d'un autre. Je suis calme et ivre dans le brouhaha ambiant. Je l'attends. J'ai peur qu'il ne vienne pas. Je regarde le vieux cellulaire français entre mes mains. Je redoute la sonnerie et les excuses qui viendront. Toujours, la crainte insidieuse que l'espoir se fraie un chemin dans le néant. Surtout au milieu de la nuit, au-dessus d'un pont en fête, loin d'une chambre sans nom dont lui seul possède la clef. Les bouteilles hollandaises se vident et s'accumulent autour de mon banc multicolore. Le temps freine sa course et les habits bariolés dansent au ralenti.

C'était la veille du jour de l'An dans un chalet perdu au fond des bois et je rêvais d'un horizon incorruptible. Il m'avait tendu la main pour la première fois, m'avait dit des mots qui ruisselaient sous une fontaine illuminée. Tout allait arriver lorsque les horloges auraient basculé dans la nouvelle année. Il viendrait me chercher, et nous irions ensemble mettre le pied dans un avenir encore incertain. Pour moi, ancré depuis si longtemps. Il m'avait dit, je t'appelle, et je passe te chercher. Pas de point de repère, pour lui le temps n'était pas tailladé de points fixes. Dans l'après-midi. Avant le souper.

Les heures sont tombées comme des glas dégringolants.

La famille a pris le repas, le dessert, le café. Je refusais de manger. Je refusais encore de ne plus y croire. Ils sont allés se coucher. Et minuit a sonné. J'étais assise proche de la porte, mon sac à mes côtés.

Les premières lueurs du soleil se profilent à l'horizon et je ne peux que penser à cette veille, une nuit d'il y a tant d'années. Toutes ces heures passées dans l'attente se cristallisent autour de moi dans la brume d'une autre nuit qui tire à sa fin. Il n'y eut pas de remords, après cette soirée de décembre. Pas d'excuses, qu'un vain aveu d'oubli. Il était allé la voir, elle, celle qui gardait l'essence de toutes les autres, la première, la quintessence. Celle dont j'avais heurté le souvenir flottant, un jour, dans un ancien appartement. Celle qui est longtemps demeurée un portrait au profil délicat, une image où les traits auraient été tracés au fusain, et les yeux illuminés par deux taches d'encre de Chine. Lorsque je l'ai rencontrée, il y a quelques semaines à peine, j'ai compris que j'étais devenue celle dont les autres ont peur, la menace, le maître des pantins.

L'eau de la Seine prend des teintes de rosé. Je ne suis pas dégrisée. Les attentes vindicatives se transforment d'elles-mêmes dans l'air parisien. Et voilà qu'il apparaît de l'autre côté du pont, bouteille à la main, image qui se mêle à toutes les autres qui n'ont peut-être pas existé.

Il vient vers moi, chasse les hommes qui m'entourent encore. Nous commençons la longue marche vers notre petite chambre, vidons la bouteille en sinuant dans les rues pavées. L'ivresse nous fait parler et nous rapproche. Nous devons nous soutenir pour marcher droit. Au hasard, sans raison, nous parlons d'un été de poussière et de magie, d'un vague escalier et de meubles renversés. Il m'écoute et me regarde, les yeux écarquillés.

Je lui demande, quoi? Il me dit, mais tu n'as pas habité chez nous cet été-là. Nous étions amis, tu es venue, quelques fois, il y a eu des soupers, une ou deux soirées. Il y en avait d'autres, sans nom, mais toi, tu n'y étais pas. Je lui dis, mais rappelle-toi, un matin, au bord de l'eau, nous mangions des raisins et riions.

Mais sa figure est impassible et honnête, dénuée de souvenir. Sa mémoire est un seuil à l'envers. Il est ce trou noir où les choses, qui sont ou ne sont pas, disparaissent. Le récit a dévié de l'immuable. De larges pans s'engouffrent dans l'oubli. Il ne se souvient pas. Les charnières grincent, avalées par la rouille.

Mais nous arrivons en titubant au bas de l'immeuble, le lieu où s'inscrivent toutes les scènes. Nous montons les escaliers, longtemps, arrivons dans la chambre, le souffle coupé, tombons sur le lit, épuisés. Trop près l'un de l'autre. Nos pupilles se fendent. Le dénouement a déjà été joué depuis longtemps. Les dernières images se figent pour que plus rien ne s'altère. Les rouages de l'histoire sont désormais bloqués.

Ce soir, nous vivons, haletants, aux aguets, la dernière ambiguïté possible.

Le chef d'orchestre vacille. Sa symphonie ne lui obéit plus. Aux frontières de toutes choses, le réel se refuse à apparaître.

Les heures tombent maintenant autour de moi et camouflent les rires. J'ai tendu un jour la main vers l'incessible. Une ombre danse derrière la fenêtre. Une silhouette s'y détache, m'invite à une rencontre au-delà de la maison. J'entends une voix qui n'est pas la mienne. Il y a quelqu'un, dehors. Il n'a pas de masque. Cette fois, il faudrait peut-être franchir le seuil.

Mais, ce soir, le récit a fermé ses portes sur notre histoire pour que jamais elle ne s'étiole. La toile me garde sous son toit. Alors j'attends, juste un peu.

Encore un peu.

Il n'y a pas de porte

essai

J'avais l'idée d'une porte, d'une porte immatérielle, d'un long corridor d'où s'ouvriraient une multitude de portes, des ouvertures sur des fragments de temps figés. Et de ce couloir naîtraient les correspondances du récit, et tout s'imbriquerait enfin, se refermerait sur lui-même en un vaste cercle prégnant de significations. Mais les trames du roman ont glissé et ce corridor s'est fait happer par une toile narrative qui s'est déclarée omnipotente.

Cet essai inscrira l'écriture de mon récit dans une trame marquant la progression du projet, « de la conception à la réalisation ». Je parlerai de l'écriture et du langage quant à ma propre expérience. L'essai sondera les mécanismes de mes personnages, les rouages de l'altérité en soi, le jeu de la mémoire ainsi que le rapport de celle-ci au deuil dans *La maison étrangère* d'Élise Turcotte. Mon projet d'écriture initial, qui fut rapidement avalé par le récit, a vu le jour, finalement, dans cet essai. Il s'agira de portes qui s'ouvrent et se referment sur des fragments de ma pensée, de celle d'autres, de celle de Turcotte.

Les mémoires endeuillées d'Élise Turcotte

Écrire le deuil pourrait être montrer la disparition de toutes les traces. Ou, dans un refus absolu de se départir du deuil, contrer cette disparition, à tout prix. Mais qu'arrive-t-il lorsqu'il y a oscillation perpétuelle, lorsque ni l'anéantissement ni la survie, ni l'oubli ni la remémoration hystérique ne parviennent à recentrer l'identité disloquée? Je sonderai ici les mouvements antagoniques de la mémoire endeuillée dans *La maison étrangère* d'Élise Turcotte afin de mettre en parallèle ceux de mon propre récit. Le travail de l'oubli et du souvenir dans l'imaginaire et la réalité de la mort mettra en lumière une dialectique identitaire qui se déploiera par le jeu de l'altérité engendrée par le deuil. Il s'agit donc de penser le deuil et la mémoire dans leur rapport à un ordre identitaire altéré.

La maison étrangère met en scène le deuil d'Élisabeth, qui déclenche l'appareil mémoriel mis en récit. De prime abord, le roman de Turcotte s'ouvre sur l'annonce d'une rupture, et en même temps met en garde le lecteur : « Mon histoire ne prend pas sa source dans la rupture.¹ » La rupture, le deuil premier, celui qui accompagne les autres, fait écho et ombre à la fois. Cette perte sera l'élément sur lequel se bâtira une cartographie complexe, une tapisserie de fils entremêlés dans le chaos, reliés entre eux par objets et souvenirs. L'entièreté de la structure du récit est construite à la manière d'une véritable architecture de la mémoire, qui écarte volontairement tout présumé linéaire de narration. C'est sur cette architecture que je désire me pencher,

¹ Élise Turcotte, *La maison étrangère*, Montréal, Leméac, 2002, p. 11.

pour mettre en lumière la structure de la toile narrative de mon récit. La confusion des voix et des récits se mêle dans le texte de Turcotte à une chronologie à rebours qui relate l'histoire de la perte de la fin au début. Cette absence de linéarité présente une matrice complexe qui accueille et modèle l'engrenage d'une mémoire de la contradiction. Contradiction qui elle-même n'est pas unilatérale, puisque cette mémoire ambiguë et retorse ne s'intéresse pas qu'à une seule perte. Elle est porteuse d'un plus grand deuil que la perte en soi, elle est mémoire endeillée et englobante.

Le deuil en filigrane du récit est celui de la mère, secondaire au premier regard mais annonciateur d'une voix qui, le roman durant, « résonn(e) parmi celle des morts.² » La présence maternelle dans la vie d'Élisabeth, dans son enfance, a fait figure de culpabilité. Elle *est* en fait la figure de la culpabilité envers l'oubli, moteur du deuil universel que porte la narratrice. Emblème humanitaire, martyr de la pauvreté et de la misère dans le monde, la mère est le symbole d'une lourde filiation qu'Élisabeth ne peut soutenir. Le deuil de la mère est aussi la seule représentation dans le roman de la mort réelle, concrète. La longue maladie de la mère d'Élisabeth fut révélatrice d'une certaine répugnance face à la mort, à la faiblesse, à la désincarnation de tout. La narratrice s'est éloignée, durant la maladie, incapable de supporter le corps à l'agonie, l'odeur de la fin, l'inévitable conclusion. Ce fut pour elle le premier signe de son incapacité : « Parce qu'aujourd'hui, rien n'est plus difficile à regarder qu'un mourant, un mort; parce que la mort a la puissance de la vie

² *Ibid.*, p. 65.

obscur et animale; parce que l'inexpérience était encore une fois et pour toujours mon inhumanité.³ »

Une incapacité à vraiment porter sur ses épaules le deuil des autres. Malgré sa volonté, malgré sa tenace culpabilité, Élisabeth souffre du deuil de toute une Histoire, qu'elle ne peut apaiser. C'est le legs que sa mère lui a transmis, et avec lequel elle tente de vivre, dans le souvenir perpétuel de son enfance trop heureuse, trop exempte de catastrophes. Une vie voilée en permanence par un deuil collectif. Le roman d'Élisabeth fait état d'un présent endeuillé qui ne circonscrit pas seulement l'individuel. Elle croit que, pour avoir le droit de vivre, elle doit passer par l'Histoire, se remémorer toutes les horreurs du passé, ne pas effacer les épitaphes, mettre des noms sur les morts, les sortir de leur anonymat. Passer par la connaissance, le savoir, le souvenir. Médiéviste, plongée dans l'écriture de sa thèse de doctorat, elle vogue parmi les fantômes du Moyen Âge. Son étude du passé lui permet de pallier en quelque sorte l'injustice de tout oublier.

Enfant, ses parents lui faisaient visiter les cimetières de par le monde :

Moments historiques que je finissais toujours par détester, bien sûr, puisque j'oubliais le nom des morts et ne gardais en mémoire qu'une impression à la fois sombre et douce, intime. Je revoyais maintenant les croix, les monuments les plus pauvres, les inscriptions à demi effacées; je revoyais la montée vers cette petite montagne en haut de laquelle reposaient les membres d'un village entier disparu sous les flammes. Toutes les tombes d'enfants, je me rappelais les avoir aimées⁴.

³ *Ibid.*, p. 120.

⁴ *Ibid.*, p. 209.

Ainsi, depuis sa tendre enfance, de par l'héritage maternel, Élisabeth vit un deuil sans perte, un deuil sans personnage. Ce deuil est donc la genèse d'une mémoire retorse qui ne s'intéresse pas qu'aux souvenirs personnels, mais aussi à la remémoration à la fois de ce qui est arrivé à d'autres, et de ce qui n'a pas eu lieu.

Le premier deuil dont il a été question, la perte de l'amoureux, ouvre de même la porte à la mémoire collective, historique. Mise en abîme, deuil à l'intérieur du deuil. Né à Belfast, Jim portait en lui l'histoire de l'Irlande du Nord. Sa perte, les décès, la déchirure ont à jamais formé un mur sans porte entre lui et Élisabeth. Cette dernière se voulait sépulcrale, sachant que pour garder son amour elle devait accueillir en elle la perte de l'autre, et devinant que cette impossibilité même allait faire advenir leur fin :

C'est alors que j'avais senti une larme tomber sur ma joue et puis lentement glisser pour venir se poser sur mes lèvres. Le sel, la guerre, la lumière et la pénombre, les villes et les hommes : tout l'univers s'était insinué en moi pour finir par creuser une petite tombe où s'était cristallisée la douleur de Jim⁵.

En voulant nier cette incapacité à transposer la douleur de Jim à sa propre mémoire, Élisabeth crée un récit autre, une ligne parallèle où un futur possible se superpose à la faillibilité du passé :

Quand il parlait avec sa sœur, Jim emportait avec lui cet album, il fermait la porte de notre chambre, puis j'entendais son murmure qui s'éloignait comme des souvenirs grandissant au loin à mesure que le bateau quitte le port pour délaissier les autres, les souvenirs qui ne sont pas encore nés⁶.

⁵ *Ibid.*, p. 95.

⁶ *Ibid.*, p. 134.

Ces souvenirs futurs qui ne sont pas encore nés s'entrecroisent dans le roman avec tous les autres, passés, fictifs, oniriques, pour construire l'architecture de la mémoire d'Élisabeth.

Ainsi, ce sont les deuils qui activent l'appareil mémoriel du roman. Leurs représentations matérielles, sous la forme d'une constellation d'objets, mettent en scène la dialectique de cet appareil, oscillation constante entre oubli et remémoration. La poétique de l'objet dans le roman est le canevas sur lequel se dessine la cartographie dont il a déjà été question. Dans une entrevue pour *Nuit blanche*⁷, Élise Turcotte parle de motifs sur une partition musicale, sur une carte géographique, motifs qui indiquent un trajet à travers la mémoire. Symboles de ponctuation, les objets seraient indices à déchiffrer, chemins à suivre. Chacun d'entre eux a une signification fondamentale dans le roman, et représente, dans le chaos de la maison d'Élisabeth, le lien entre les choses, les êtres, les souvenirs. Si j'ai affirmé plus tôt que la structure du récit était construite sur une architecture de la mémoire, c'est que l'appareil mémoriel est directement mû par ces livres, reliques, cartes, miroirs ainsi disposés, sans ordre particulier.

Les outils de la mémoire contre la disparition des traces :

La plupart des êtres qui peuplent notre vie tiennent à laisser des traces derrière eux. Des rappels de leur existence. Des objets de résurrection. (...) Jim, lui, m'avait laissé des miroirs, et d'autres objets, que je découvrais jour après jour. (...) Je les plaçais sur

⁷ Linda Amyot, « Élise Turcotte : Une géographie intime du monde », *Nuit blanche*, n° 90, p. 12.

une table, et j'essayais d'en retirer la substance. Une série de lettres dans une boîte : c'était l'absence de Jim⁸.

Ces objets, ces lettres provoquent la remémoration de la perte, malgré Élisabeth ils ponctuent l'espace de signes qui rappellent que cela a été. Dans une seule chose peut se receler tout un pan de vie, tel un hologramme qui perçoit dans le reflet du minuscule l'essence du rassemblement. L'entière de l'amour dans un chandail usé qui, pendant quelques heures, garde le parfum d'un moment; l'enfance, la culpabilité maternelle capturées dans l'image d'un prie-Dieu offert à une église après la mort de la mère : « Un objet qui s'était effacé de ma mémoire. J'avais peine à croire qu'il se trouvait là, transfigurant une émotion disparue de mon enfance, en ce jour de l'été où tout chemin emprunté semblait se diriger vers nulle part.⁹ »

Ces motifs holographiques ne sont pas que représentation des traces qui perdurent à la suite de la perte, mais forment aussi un rempart contre l'oubli. Une partie de la mémoire se voit contrainte de se remémorer, mais il existe aussi celle qui lutte pour ne pas faire sombrer les choses dans l'inexistence. On parle, dans le dossier sur Élise Turcotte de *Voix et images*¹⁰, de s'abandonner à l'oubli sans pour autant perdre la mémoire, grâce aux objets, car ces derniers contrent la disparition totale du souvenir. Le trajet qu'ils forment à travers l'appareil mémoriel serait constitué en quelque sorte d'emblèmes pour conjurer la mort. Cette nébuleuse signifiante marque des choix, de petites décisions qui ont une portée beaucoup plus large (le choix d'une couleur de

⁸ Élise Turcotte, *op. cit.*, p. 18.

⁹ *Ibid.*, p. 149.

¹⁰ Numéro spécial de *Voix et images*, n° 93, printemps 2006.

robe pour telle occasion, par exemple.). Ce sont des signes, et le fil qui les relie est celui-là même d'une subjectivité disloquée par les mouvements antagoniques de sa propre mémoire.

Élise Turcotte dit ceci : « J'ai toujours pensé que les objets étaient reliés à nous par des fils invisibles; les fils du désir, de la perte, de la peur, de la mort même. Un objet écrit prend sa place dans cette constellation de signes créée par le travail de l'écriture. Il parle son propre langage.¹¹ » Ainsi, ces emblèmes de conjuration, fils de brocante qui tissent la toile d'un ordre mémoriel subjectif, ne font pas qu'être, ils sont créés par l'écriture. Elle est à la fois la conséquence de l'oubli et sa conjuration. L'acte concret de tracer des mots sur une page dessine une trace, le rempart contre l'effacement des choses. Le livre d'heures Élisabeth, écho de ses études médiévales, simples traces des journées qui passent, possède le pouvoir d'un artefact qui survivra au temps et, en même temps, est la seule incarnation d'un fil ténu qui la lie encore à Jim. Car si les objets qui le lui rappellent sont dépossédés de lui, s'ils ne gardent plus en eux que la perte, l'écriture reste appel, supplication silencieuse pour une renaissance, un renversement du deuil : « Ces phrases possédaient bien sûr des replis où se terraient des bribes de dialogues entre Jim et moi. Il était là, penché au-dessus de mon épaule. Je quittais le silence pour lire à voix haute une phrase choisie juste pour lui. À cet instant, il n'y avait plus d'exil.¹² »

¹¹ Linda Amyot, *loc. cit.*, p. 12.

¹² Élise Turcotte, *op. cit.*, p. 100.

Ces remparts contre l'oubli trouvent écho chez Régine Robin dans *Cybermigrances. Traversées fugitives*. On retrouve dans ce texte une véritable quête obsessionnelle de souvenirs et de traces pour permettre de fixer le réel, de prouver son existence. Robin construit une poétique de l'agenda, en symbolisant ce simple objet comme preuve incontestable de vécu. La mémoire devient ainsi un instrument crucial pour que le sujet non seulement s'habite, mais existe.

L'écriture de Turcotte condense en elle-même la dialectique de la mémoire et du deuil, balance perpétuelle entre les deux pendants d'un ordre mémoriel à la fois possible et impossible. La représentation des objets-emblèmes dans le roman, symboles du fil reliant la subjectivité disloquée, établit la problématique du lieu de mémoire, que j'examinerai plus en profondeur dans la partie suivante, qui serait à la fois un lieu d'appropriation et d'exil de soi. Élisabeth, à la manière d'un serpent qui délaisse sa peau, tente de se défaire de son identité. En faisant éclater une par une toutes les cordes distendues qui faisaient tenir le chapiteau de son existence, elle cherche à découvrir ce qui pourrait être caché, enfoui sous le voile, pour enfin saisir la perle de l'altérité cachée dans l'huître. Car, malgré les phénomènes de remémoration hystérique qui se produisent presque malgré elle, elle aspire à sombrer dans l'oubli, l'oubli de ses souvenirs et de sa propre personne : « J'étais peut-être sur la route des riens. C'était ça. La route des riens. Si je continuais, tout s'évanouirait peut-être autour de moi. (...) Et Jim me manquerait à jamais.¹³ »

¹³ *Ibid.*, p. 80.

Bien qu'elle désire l'oubli, la mémoire endeuillée est tenace, et cela la pousse plus avant à suivre les traces de son père et s'exiler dans le non-être : « Vie impersonnelle. Identité de pierre. Peut-être mon père avait-il raison? Peut-être qu'il était bon de se laisser couler dans la vie. Peut-être que l'oubli était la seule vraie connaissance.¹⁴ » La mémoire de l'oubli lui fait ainsi découvrir sa propre altérité, sa subjectivité à la fois délestée de ses souvenirs et du passé, mais aussi de l'identité formée par le regard des autres. La réalisation de l'échec provoqué par la culpabilité envers l'oubli universel, de ne pouvoir porter sur ses épaules le deuil du monde, lui impose la volonté de se couler hors de ce masque moulé par d'autres, hors des attentes, hors de sa personnalité. L'échec contraint à un nouveau deuil, cette partie d'elle-même qui ne sera plus constitutive de son identité. La dislocation accepte l'échec, et la perte de soi, et la solitude :

J'entendais le son que faisaient les feuilles déchirées et les mots désormais délivrés saluant le désordre. Splendide échec. Échec encore plus grand puisque je n'avais personne à qui en faire le récit. Des bulles d'air explosaient autour de moi, la compréhension se désagrégeait, et j'étais seule à découvrir la joie que cela engendrait¹⁵.

L'analyse des mouvements antagoniques de la mémoire est parallèle à un autre syntagme dialectique, celui du deuil et de la mélancolie. Les opérations mémorielles dans le roman de Turcotte sont directement reliées à cette bipolarité freudienne. L'état de deuil selon Freud existerait dans l'inscription dans un travail du temps, qui ne pourrait se réaliser sans l'infidélité de l'oubli. Cette entreprise de l'oubli constitue

¹⁴ *Ibid.*, p. 38.

¹⁵ *Ibid.*, p. 98.

le mouvement qui porte *La maison étrangère*, puisque la narratrice aspire à l'anéantissement de toute réminiscence. C'est ainsi que s'ouvre le récit :

À la minute où il a franchi pour la dernière fois le seuil de la porte, j'ai oublié le récit de notre vie. (...) Il ne s'agissait pas d'un oubli salutaire, d'une fuite. Ce n'était pas le réflexe d'une personne saine évitant de sombrer dans l'affliction. Simplement, sur le coup, il n'y avait ni affliction, ni panique, ni ressentiment puisque j'avais déjà oublié. (...) Je savais que l'oubli m'attendait; il faisait partie de mon être, plus exactement de mon corps, depuis le commencement. Il y avait une cache dans ce corps par où des journées entières disparaissaient¹⁶.

Pourtant, dès le début, la contradiction dans l'essence même de l'oubli existe déjà.

Il est désiré, mais aussi culpabilisé.

C'est que l'oubli se concrétise plus précisément dans le deuil de Jim, la perte de l'être aimé. La culpabilité provient de l'autre versant de la mémoire, le deuil sans objet perdu, qui anticipe la perte, l'acte mélancolique qui vit dans l'incapacité de porter le deuil des autres, la perte collective et universelle qui n'a pas eu lieu envers le sujet. La mélancolie existe dans la création d'un autre temps, le temps de la perte. Cet ordre temporel suspendu est représenté dans le récit d'Élisabeth par l'absence de linéarité dans la structure du texte. Ce désordre du temps, ce chaos narratif symbolisent bien la paralysie mélancolique, cette panne dans la continuité normale des choses : « Le temps, comme les souvenirs, était miné.¹⁷ »

¹⁶ *Ibid.*, p. 11.

¹⁷ *Ibid.*, p. 131.

Ce dérèglement temporel se retrouve dans les mots de Turcotte, qui, chacun, à la manière des objets, sont les motifs de la cartographie du roman, où espace, temps et souvenirs se croisent pour former la grande toile mémorielle d'Élisabeth. Les mots, comme l'affirme Denise Brassard, « sont tantôt des refuges, des bouées de sauvetage, des rochers où s'agripper, tantôt des écueils : ils échouent, et font échouer. Comme autant d'interfaces, ils opèrent des courts-circuits temporels, déclenchent la mémoire et ses boucliers, nous projettent dans d'autres dimensions.¹⁸ » Ces courts-circuits temporels, explosions silencieuses, stagnation du temps à l'intérieur du temps, établissent la ligne parallèle de la mélancolie.

La maîtrise et la non-maîtrise du passé font jouer dans le roman la dialectique du deuil et de la mélancolie. C'est aussi l'incorporation de la perte de Jim par Élisabeth qui fait stagner le fil temporel du récit. Il s'agit d'un deuil à rebours. Dès la rupture, toute l'histoire est déjà oubliée, puis les souvenirs resurgissent, et l'espoir, irrévocablement : « D'infimes reliques continuaient à se détacher de notre histoire par à-coups. (...) Des faits se répétaient dans un mouvement de spirale.¹⁹ » Le travail de l'oubli dans un continuum linéaire ne peut se faire puisque le départ n'a pas été vécu : « Il n'était rien arrivé. Personne n'était parti et les mots s'égarèrent. Jim n'avait rien annoncé.²⁰ » Appartement vidé d'objets, mémoire vidée de souvenirs. Le travail du deuil ne s'est pas fait, paralysé par l'incorporation et le déni, ce qui fera déferler vers la fin du récit tout ce qui n'a pas été accepté, la finalité de la mort de l'amour.

¹⁸ Denise Brassard, « Entrer dans le tableau du deuil », *Voix et images*, n° 93, printemps 2006, p. 11.

¹⁹ Élise Turcotte, *op. cit.*, p. 108.

²⁰ *Ibid.*, p. 92.

L'entrecroisement entre les deux pôles freudiens, qui ne sont pas hermétiques, est marqué par trois phénomènes de la mémoire endeuillée. De l'hypermnésie et de l'amnésie, il a déjà été question. Elles constituent la dialectique de toute l'architecture de la mémoire dans le roman et font dialoguer entre elles les concepts de deuil et de mélancolie. Dans la tension identitaire de l'appropriation et de l'exil, dans la découverte de l'altérité engendrée par la mémoire du deuil se cache, ou se crée, une autre mémoire, la paramnésie. Cette troisième dimension instaure une confusion entre la réalité et la fiction, et est peut-être le reflet d'une impossibilité mémorielle qui ne peut trouver de salut. Dans les interstices de la nébuleuse du roman se trouvent les souvenirs qui ont été inventés, qui n'ont pas encore eu lieu, le passé non encore advenu : « (...) je me déshabillais à nouveau devant le miroir pour que ma double vie renaisse. C'est ainsi que j'arrivais désormais à ressusciter des souvenirs non passés.²¹ »

Cette tangente fictionnelle se construit par une subjectivité qui se déleste de tous ses masques, par le jeu de l'altérité qui donne une perspective différente à la réalité. Puisque la mémoire est, en soi, une activité de fiction, le souvenir devient une construction d'une réalité parallèle où tout est encore possible, où le mal peut être réparé, où l'identité peut se glisser hors de soi, où il n'y a plus la culpabilité de l'oubli. « Et tandis que je tenais la carte postale, je ne savais plus si c'était vrai ou faux, si c'étaient des souvenirs ou non, si j'étais moi ou lui, et s'il m'avait vraiment

²¹ *Ibid.*, p. 41.

quittée.²² » : la paramnésie permet de désagréger le deuil en ouvrant la porte à une voie fictive où il n'aurait pas eu lieu. Elle est représentation du deuil d'Élisabeth face à elle-même, ce qu'elle a été, ce qu'elle sera plus. Et ce dernier deuil, qui est en quelque sorte l'acceptation de l'échec, permet d'effacer, ou de vivre, tous les autres.

Les dialectiques de la mémoire, du deuil et de la subjectivité, entremêlées par les fils complexes du récit, proposent une problématique de la contradiction. Élisabeth désire-t-elle oublier, ou se souvenir? Vivre le deuil, le refouler ou l'incorporer? Se décharger de son identité, prendre la peau d'une autre, de sa propre altérité ou d'une pierre? Il est probable que ce soit tout à la fois, car dans l'appareil mémoriel qui a été étudié s'est dévoilé un troisième ordre, une mémoire du seuil, qui danse entre la réalité et la fiction, l'oubli et le souvenir. Les frontières de la cartographie architecturale de Turcotte ne sont pas définies. Mais le mouvement de l'œuvre, cette impulsion à rebours qui commence par la fin et finit par le début, possède tout de même une certaine essence de possibilité, de renaissance. L'acceptation de l'échec peut, peut-être, permettre à autre chose d'advenir.

Attenter à une pérennité mémorielle, voilà le vœu de l'écriture du deuil. Marquer les traces au fer chaud. Laisser un objet qui gardera l'empreinte de sa propre existence, ou de celle des autres. Pour que « nous nous approch(i)ons de plus en plus de ce que nous sommes.²³ »

²² *Ibid.*, p. 174.

²³ Élise Turcotte, *Le bruit des choses vivantes*, Montréal, Leméac (Babel), 1991, p. 236.

S'habiter dans sa propre altérité

Seuils se construit sur le motif de la maison, comme lieu d'exil dans la familiarité même. La maison permet de mettre en scène une subjectivité paradoxale qui est à la fois exil de soi et présence à soi. On peut ainsi opérer un rapprochement entre la maison et la conscience, et proposer le lieu de la maison comme lieu psychique, lieu de la conscience et donc d'un certain exil à la lumière de la pensée de Gaston Bachelard : « Notre inconscient est « logé ». Notre âme est une demeure (...) les images de la maison marchent dans les deux sens : elles sont en nous autant que nous sommes en elles.²⁴ » La familiarité de cet univers met en perspective le lieu commun de l'exil car il ne se situe pas dans la fuite géographique : « L'exil n'est plus un rapport avec l'espace mais une expression de la division de l'être, du conflit entre réel et conscience, acte et théâtralité. L'exil est intériorisé. Il devient une dimension de l'être.²⁵ » Il permet ainsi de mettre en scène l'axe dichotomique qui se joue dans la figure de la porte, la division de toute chose. Cela permet de briser le concept de seuil qui transporte dans l'ailleurs puisqu'ici, cet ailleurs est définitivement fixé, il est aire fermée. L'espace du seuil est à la fois l'espace du dedans et du dehors, du décroisement, du passage entre l'ici et l'ailleurs.

« L'habitation et l'intimité de la demeure qui rend possible la séparation de l'être humain suppose (...) une première révélation d'Autrui.²⁶ » Exil de soi et présence à

²⁴ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1968, p. 19.

²⁵ Naïm Kattan, *La mémoire et la promesse*, HMH, « Constantes », 1978, p. 63.

²⁶ Emmanuel Lévinas, *Totalité et infini*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1968, p. 7.

soi. En effet, le soi n'est jamais totalement présent à soi, il existe toujours une part obscure qui ne lui est pas familière, ce que j'appellerai l'« étrangement » selon un terme de Jacques Brault. Il s'agit de questionner l'imbrication des deux parties du sujet dédoublé, et ainsi, le possible bris du seuil. La tension identitaire qui siège au sein du sujet est palpable dans l'essai de Lévinas, *Totalité et infini*. Le Moi, le Soi, l'Autre, le Même, l'Étranger sont toutes des entités qui s'interpénètrent pour former un sujet qui tente de s'habiter dans sa propre altérité. Le thème de la demeure aide à concrétiser cette tension identitaire en laissant voir ce qui permet au sujet de s'habiter, en reconnaissant justement cette dichotomie qui existe à l'intérieur de lui, en s'appropriant cette altérité :

La *manière* du Moi contre « l'autre » du monde, consiste à *séjourner*, à *s'identifier* en y existant *chez soi*. (...) Habiter est la façon même de *se tenir* (...) le « chez soi » n'est pas un contenant, mais un lieu où *je peux*, où, dépendant d'une réalité autre, je suis, malgré cette dépendance, ou grâce à elle, libre²⁷.

C'est la dialectique de l'imbrication des deux pendants de cette subjectivité qui permet de franchir le seuil. Le sujet est conscient de sa part d'étrangeté donc va chercher à dépasser le seuil pour récupérer la part d'ombre qui le rendrait à sa propre familiarité. C'est pour cette raison qu'il y a étrangement : la part d'étrangeté se situe à l'intérieur même de la domesticité. Et la volonté d'aller récupérer cette partie de soi amène au passage du seuil, au bris de la figure de la porte.

²⁷ *Ibid.*, p. 7.

Georges Perec, dans *Espèces d'espaces*, renchérit sur ce thème du sujet qui s'habite, et où ce lieu qu'il habite est en perpétuelle construction, en constant travail d'appropriation :

L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête. Mes espaces sont fragiles : le temps va les user, va les détruire : rien ne ressemblera plus à ce qui était, mes souvenirs me trahiront, l'oubli s'infiltrera dans ma mémoire²⁸.

Le sujet doit ainsi lutter pour s'approprier son altérité. La mémoire peut arriver à opérer ce décroissement, elle peut réussir à récupérer ce qui échappe à la familiarité, elle peut arriver à dépasser le seuil. Elle est à la fois le lieu d'appropriation et d'exil de soi.

La problématique du décroissement entre les parties du sujet sous-tend aussi et surtout un décroissement entre la réalité appréhendée par le sujet et la mémoire, entre le passé et la mémoire, entre la fiction et la mémoire. Le passé revécu en mémoire n'est pas la réalité, il devient nécessairement une fiction forgée par soi-même, puisque la remémoration advient par rapport à la perspective du présent et non du passé. Dans *La mémoire saturée*, Robin examine une facette de la mémoire où l'abondance des dispositifs mémoriels et la pluralité des identités restent encore en filigrane, mais un motif se détache des autres, la place de la fiction au sein de la mémoire. En jouant continuellement sur les constructions mémorielles, sur les élaborations de récits qui sont assemblées et juxtaposées comme des puzzles, Robin

²⁸ Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974, p. 179.

montre que, même dans une perspective historique, le rôle de la fiction est essentiel au travail de la mémoire.

Est-ce que le lieu de mémoire ne serait pas le lieu où la réalité s'imbrique avec la mémoire, où le sujet s'imbrique avec sa partie d'étrangeté, où toutes les parties décroisonnées convergent pour former une autre réalité? Le sujet accepterait ainsi sa part d'étrangeté et l'espace du possible, « ce qui pourrait être autre et autrement²⁹ ». La possibilité de faire surgir à l'intérieur du sujet sa propre altérité et l'appropriation de celle-ci par la mémoire lui permettent de devenir en tant que sujet. Le lieu de mémoire serait celui où le sujet s'établit en tant qu'être de possibilités, être d'altérité et être de fiction. S'habiter par la mémoire serait s'habiter dans sa propre altérité.

²⁹ Suzanne Jacob, *La Bulle d'encre*, Montréal, Prix de la revue Études françaises, 1997, p. 42.

De la porte à la toile

Toute mon écriture a germé de l'idée de la porte. C'était une idée qui me travaillait depuis quelque temps, encore vague, qui se précisait peu à peu. J'ai commencé à réfléchir à l'idée de scission, de bilatéralité, de l'inévitable division des choses. Cette problématique conduit à l'établissement des frontières, des limites, à tout contenir dans des lignes invisibles, à tout cadrer. C'est le concept de translucidité des frontières qui a finalement mué ma réflexion en titre. *Il n'y a pas de porte.*

Au commencement, un projet. Un projet de roman. Le plan était tracé, les problématiques, ancrées. Puis, plus rien. Des mois durant, puis des années, et l'écriture ne venait pas. Le roman se refusait à moi. Un jour, une phrase attrapée dans la tourmente : je ne tenterai pas de me barricader dans une forme qui n'existe pas. De cette phrase sont nés les fragments dont se compose mon récit, qui n'est plus un roman. J'ai laissé libre cours à une structure qui s'était décidée d'elle-même.

On m'a sans cesse demandé au cours de l'écriture de ce texte de quoi il s'agissait et dans quel genre il pouvait se cadrer, dans quel genre je pouvais le cadrer. Toujours, un vœu commun de définition, de circonscription dans certaines frontières littéraires. Si le roman comme genre s'érige dans la continuité de l'histoire littéraire, selon des règles qui ont été admises par une majorité, et que sa définition demeure mouvante, il reste que mon récit ne semble souscrire à aucune de ces règles. Est-ce une prose

poétique, un récit fragmentaire? Je n'en sais rien. Est-ce l'auteur ou la réception qui en décide? Je le définirai simplement comme récit.

La maison constituerait le pivot autour duquel tout virevolterait. Je voulais, à travers une poétique du lieu, mettre en place une poétique du sujet. À l'instar d'Élise Turcotte pour qui la maison représente le corps, la maison, la demeure, le lieu refléteraient une certaine représentation schématique du sujet. Le récit tend à un voyage dans le rêve de la subjectivité d'un personnage. Voilà pourquoi il n'y en a qu'un seul, diffracté en ses multiples facettes. Le second, qui lui donne la réplique en quelque sorte, à une fois ou deux, n'existe que pour faire jouer le miroir et est aussi, en somme, logé dans une de ces facettes qui composent la toile du sujet. L'objet de l'histoire, le « il », n'existe que dans la subjectivité de la narratrice.

Si l'histoire s'est écrite, c'est parce qu'il y eut un accord, tacite peut-être, avec cet « autre », que l'écriture n'existait que par une version du récit, que le vœu était d'en exploiter justement la tangente fictionnelle. Quels sont ou quels devraient être les liens entre la fiction et son propre vécu? Élise Turcotte, par exemple, se défend d'être cadrée dans le genre autofictionnel : « Je ne parle pas cependant d'autofiction. Ce qui est « autobiographique », ce n'est pas l'événementiel ou l'anecdotique mais tout ce qu'il y a dans les interstices.³⁰ » Je ne me propose pas d'interroger théoriquement les définitions multiples de l'autofiction, et ses frontières grises connues avec l'autobiographie, mais plutôt de situer mon propre texte autour de ces

³⁰ Linda Amyot, *loc. cit.*, p. 8.

réflexions. Il va sans dire que mon récit trouve sa source dans une histoire que j'ai vécue. Et que, contrairement à Turcotte, l'événementiel se circonscrit aussi dans une certaine réalité. Des lieux, des personnages, des fragments de temps qui ont existé, pour moi, et surtout pour d'autres. Ce qui soulève nombres de questions quasi éthiques, que Michel Tremblay a abordées dans *Le vrai monde*. Peut-on écrire en omettant l'idée de réception, ce que pensera ou ressentira l'entourage de l'auteur, en ne souscrivant pas à une certaine forme de censure inconsciente? Mettre en récit des fragments de la vie d'autrui demeure une opération délicate. Je ne peux nier que cette censure m'a liée, et a lié mes mots. Mais seulement au commencement.

L'écriture est advenue d'elle-même, sans logique temporelle, sans temporalité. Au commencement il n'y avait pas de liens. Au commencement, il n'y avait rien, il n'y a jamais rien. Rien n'a de nomination, rien n'est défini. Notre environnement ne se constitue que par liens, de petits liens qui creusent vers autre chose, vers les autres. L'extériorité se crée ainsi, par débuts d'associations. Pour constituer un univers où il y un intérieur et un extérieur à soi, une différenciation. Comme un enfant qui vient au monde et découvre l'altérité : « Peu à peu, nous devenons un texte-visage sonore qui fait sourire tous les regards, comme si c'était les regards que notre voix touchait, tous ces regards qui se sont mis à écouter.³¹ » Suzanne Jacob parle d'un rapport au monde qui nous entoure comme d'une lecture ininterrompue : « Maintenant que nous

³¹ Suzanne Jacob, *op. cit.*, p. 18.

sommes inclus dans le monde par la lecture, nous devenons peu à peu ce récit, cette récitation incessante.³² » Ainsi se crée aussi la mémoire du langage.

Au commencement donc, il n'y avait pas de liens. Mais quelque chose se tissait derrière mon texte, en-deçà du personnage. Un univers que je n'avais pas créé se formait sous la langue, en-dessous du langage. Je n'arrivais pourtant pas à saisir ce qui se matérialisait dans les interstices du texte. L'écriture étant représentation, dans le fait même d'écrire, on raconte déjà autre chose que ce qu'on avait décidé de dire, inconsciemment. Jean Bellemin-Noël s'y réfère comme à un travail inconscient du texte : « Tout texte est travaillé par des forces inconscientes qui peuvent être perçues et décrites.³³ » *Seuils* se voulait l'histoire d'une rupture amoureuse, tout simplement, forgée autour des thèmes de la mémoire et des portes. Pourtant ce sont les interstices du non-dit, ramifiés *sous* la langue, sous les apparences, en quelque sorte forgés à partir de la subjectivité de mon héroïne qui m'échappaient encore, qui ont créé un monde parallèle, les strates de sens caché. L'image rappelle l'antichambre de Julien Gracq dans *Le rivage des Syrtes* : « il nous faudra vivre maintenant pour de longs jours comme dans une chambre familière dont la porte battrait inopinément sur une grotte.³⁴ » Des stalactites coulant des phrases pour éclairer l'altérité d'une grotte du langage et ouvrir le sens, pour déployer les mots.

Ainsi les mots font tache sur l'écran, le paysage, s'y posent
comme des points aveugles, y creusent des trous où verser leur

³² *Ibid.*, p. 20.

³³ Jean Bellemin-Noël, *La psychanalyse du texte littéraire, Introduction aux lectures critiques inspirées de Freud*, Paris, Nathan Université, 1996, p. 75.

³⁴ Julien Gracq, *Le Rivage des Syrtes*, Éditions José Corti, France, 1951, p. 109.

réalité parallèle, à la fois menaçante (on risque de s'y engouffrer, d'y perdre pied) et rassurante (elle offre une alternative, un refuge et protège du réel qui tue). C'est le langage qui descend dans le monde, donnant aux images leur caractère tangible, leur pleine densité, et non le monde ou les sensations qui passent dans le langage³⁵.

Denise Brassard décrit bien ces trous du langage creusés par les mots-stalactites qui ouvrent la porte vers l'altérité du sujet et du corps étranger à lui-même. Mon projet d'écriture que je n'avais pas encore réussi à mettre en œuvre visait à sonder l'étrangeté de la mémoire et son rapport à l'altérité du sujet, et voilà que mes propres mots performaient inconsciemment ma pensée.

Ainsi ma réflexion s'est détournée de son objet premier et je me suis plongée dans ces trous noirs du langage pour entrer de plein fouet dans le récit et découvrir l'œil du tourbillon. J'ai navigué à travers ces strates de sens caché et traversé les portes. Ce qui se camouflait par-dessous les marécages du langage était la toile. Elle constituait déjà un des lieux de mon récit, un syntagme métaphorique autour duquel je faisais virevolter sans contrôle mon personnage déchu. C'était la toile de la ville et de ses endroits multiples, la toile qui tenait tout l'univers de la narratrice en place, où tout souvenir était amarré pour ne pas y perdre pied et rester toujours au contact des choses, passées et présentes. Un chapiteau sécurisant surmonté par la lumière protectrice de la tour, la Place Ville Marie trônant au centre de ce monde. L'alliée d'un personnage perdu dans sa propre maison, dans son propre exil.

³⁵ Denise Brassard, *loc. cit.*, p. 11.

Mais de cette toile familière surgissait un tourbillon, un amalgame de sens enchevêtrés. J'ai cessé de la décrire, d'en faire état, et j'ai commencé à la tisser, et c'est ainsi que les nœuds se sont dénoués, que le dessous du langage m'est apparu. Au lieu de raconter une histoire, j'ai voulu raconter l'illisibilité de cette histoire, j'ai voulu dire comment elle ne pouvait être racontée. Le projet initial était d'en faire un récit du souvenir et de la remémoration. Mais plus on se rappelle et plus il est impossible de se souvenir, et est advenue l'impossibilité mémorielle. De cette impossibilité s'est tissée la toile narrative de mon récit.

Il fallait faire entrer le personnage dans l'œil du tourbillon enivrant, se faire happer et devoir fixer ainsi une autre mémoire, celle de l'expérience de l'altérité en soi. La mémoire de l'araignée.

Personnages

Entre les fils du récit a surgi l'image de l'araignée. Son rire était présent dans le creux des mots, mais elle ne s'était pas encore matérialisée. Mère de nombres de phobies. Elle était ce qui se cachait sous le langage.

L'image était celle d'une araignée immémoriale, ancestrale, celle qui survit au temps et le transcende. Une reine toute-puissante qui s'approprie la toile sécurisante du personnage et en fait son autel, le creuset de son duel, le lieu de tous les sacrifices. Une métaphore qui fait rejaillir toute l'agressivité refoulée d'une narratrice qui s'était constituée en quelque sorte en tant que victime. Il importe de noter que cette appellation de victime n'est nullement péjorative, il ne s'agit pas pour le sujet d'un processus de victimisation. Cette nomination se joue dans l'appropriation du statut de victime, dans une jouissance face à la douleur exaltante de perdre l'être aimé et de reconstituer une histoire qui a, ou aurait, échoué. La narratrice possède de prime abord un contrôle puisque c'est elle qui raconte, elle qui décide ce qui sera raconté.

Montrer le goût du sang. Cette seconde tangente dans la constitution du personnage visait à mettre en relief les contours du récit. Au début, il n'y avait que l'écho d'un rire, d'un sarcasme qui se répercutait à l'extérieur de la « maison » du personnage, un rire qui résonnait en elle mais qu'elle ne concevait pas encore comme inhérent à elle-même. Puis sont apparues dans le récit les pattes velues de l'araignée qui surmontaient la narratrice, l'entouraient dans un carcan dont elle se croyait

prisonnière. J'avais en tête un schéma très virtuel qui circonscrivait le personnage à l'intérieur de ces deux modalités. Une petite victime assise, les jambes croisées, entre les huit pattes d'une araignée. C'est l'image de l'ignoble, l'horreur sans nom, l'horreur fascinante. Elle est piégée dans une toile qu'elle ne croit pas sienne. L'idée d'une reine omniprésente et despote qui fait jouer la victime avec ses ficelles, et rit de l'absurdité tonitruante de cette histoire qui se répète sans fin. À cette image de cruauté se superpose rapidement celle d'une mère protectrice qui fait jouer le pantin, l'objet de l'histoire, pour permettre à la « victime » de jouir.

Figure emblématique du temps, du double, incarnation de l'horreur et de la beauté, patience incarcérée, toile mortifère : ce fusionnement d'images m'a menée à ma plus secrète et lointaine hantise. Écrire l'araignée a provoqué des nuits de sueurs et de cauchemars, afin de plonger dans l'horreur sans voile des choses et leurs plus profonds rouages. Pour faire naître la partie d'ombre du personnage, dévoiler son double. Pour lui faire vivre, j'ai dû ressentir aussi sur moi le regard des yeux multiples et fustiger l'indicible de l'horreur. Ce n'était qu'en me soumettant à ces yeux que celui de la toile pourrait se manifester. Bataille a accompagné ce périple aux confins de la dualité de l'œil, ce balancement constant entre la fascination et la terreur, une puissance de séduction et de portail exerçant un attrait si insupportable qu'il engendre l'horreur. On pourrait y voir de même l'image d'un miroir où se reflète son propre double. Ses propres yeux qui se regardent, mais qui ne sont pas à soi, et qui demeurent dans l'altérité inquiétante d'un autre en soi.

La première partie du récit exploite surtout le personnage de la victime, qui investit l'expérience du masochisme en tant que gardien de vie. La jouissance provoquée par la douleur d'une relation amoureuse en cercles continus est projetée sur l'objet de cette douleur. Ce masochisme est ainsi gardien de la vie car il se construit en tant que défense contre une certaine pulsion de mort. L'arrivée de la figure de l'araignée en tant que seconde tangente dans la subjectivité du personnage met en place une position de toute-puissance. Celle-ci naît au moment où la perte est sentie. L'image survient pour lutter contre cette perte, pour contrer en quelque sorte le deuil qui devrait se faire. C'est ainsi qu'il y a articulation entre les deux pôles du masochisme et du sadisme. La pulsion de vie l'emporte contre celle de mort et le sadisme qui était retourné vers soi se porte sur l'autre, l'objet de la perte. S'engendre un dialogue entre les deux figures du personnage.

Il s'agit aussi de la défense du mélancolique qui trouve refuge dans l'identification narcissique car son moi est écrasé par l'objet aimé. Il s'approprie l'objet de la perte, l'incorpore dans sa propre subjectivité plutôt que de la vivre pour éviter le travail du deuil. La figure de l'araignée arrive en tant qu'altérité voulant restituer le moi du sujet afin qu'il s'habite (ou se ré-habite). Ainsi, c'est elle qui à la fois empêche le travail de deuil en luttant contre la perte, mais le contrôle aussi car si la perte demeure au centre de la « maison » du sujet, elle est mise à distance par la position de toute-puissance. Celle-ci met en scène la possibilité du symbole, qui représente l'objet qui n'est pas là, tuant ainsi l'objet réel, ce qui permet au sujet de décider, seul, du déroulement des choses. Le meurtre de l'objet, sa transformation en

pantin, marionnette que fait danser l'araignée, vise à faire jouir la victime, et à la délester de l'appropriation narcissique de sa mélancolie.

La figure de l'araignée qui au début ne faisait que faire danser le pantin (l'objet de la perte) trouve sa fonction en permettant à la victime de jouer dans le drame de sa vie, de perpétrer l'ultime jouissance qu'elle ne pouvait vivre seule. C'est ainsi l'interaction entre les deux pendants du soi qui permet d'incarner la question du seuil, l'articulation entre la domesticité et l'« étrangement » du sujet, présence à soi et exil de soi. La progression de la figure de l'araignée dans le récit montre le dialogue entre ces deux parties qu'on croyait indépendantes, mais l'une ne peut jouer le deuil, ou plutôt l'absence de deuil, sans l'autre. Elles dansent toutes deux sur le terrain de jeu qu'a érigé l'araignée pour la victime : la toile. L'inquiétante étrangeté qui se dégage de l'apparition de l'image arachnéenne provient de la réalisation que cet autre en soi, *est soi*, sa propre altérité, sa part d'ombre. Ce qui revient à l'image de l'horreur que provoque son propre reflet dans le miroir, l'apparition de l'altérité comme faisant naître la dialectique de la double subjectivité de la narratrice.

Isabelle Décarie parle de la maison comme creuset de l'essence même de l'inquiétante étrangeté :

Parce que la maison peut être une représentation métaphorique de notre psyché, il y existerait donc une menace intrinsèque – l'inconscient – qui parfois se déloge de « l'espace de son bonheur³⁶ », saute les barrières étroites entourant la maisonnée, défonce les portes, et retourne momentanément à l'état de

³⁶ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957, p. 29.

sauvagerie. Parfois, sans quitter les lieux, l'habitant est emmuré dans sa propre demeure qui lui a déjà été si chère et familière, et qui aura été transformée en cave, crypte, tombe – sans issue³⁷.

Ce qui devait être refoulé, dissimulé dans la maison-subjectivité du sujet se manifeste. C'est la réalisation qu'il n'y a pas de porte à l'intérieur même de cette maison et que, encore une fois, l'altérité est *en soi*.

Dans l'imbrication de ces deux pendants se trouve le troisième personnage, le tiers nostalgique, qui met en scène une certaine perspective de recul pour sortir la narratrice de ses processus primaires et de ses mouvements constants entre le dehors et le dedans. Ce tiers se tient justement sur le seuil de la maison, sur le pas de la porte. Il est celui qui peut voir l'extérieur de la demeure, la réalité, et l'autre altérité, celle qui n'est pas en soi, celle qui représente la rencontre avec l'autre.

Le dernier personnage est le chef d'orchestre. C'est en quelque sorte la narratrice omnisciente qui contrôle tous les autres personnages dans sa propre fiction, celle qui délimite et efface la frontière entre la réalité et la fiction. Celle qui porte les costumes de metteur en scène, réalisateur, photographe. Qui donne ou non le pouvoir aux autres pans du sujet de contrôler le temps du récit. Elle est celle qui n'expérimente pas l'inquiétante étrangeté, mais la provoque : « L'inquiétante étrangeté surgit souvent et aisément chaque fois où les limites entre imagination et réalité s'effacent, où ce que

³⁷ Isabelle Décarie, *Fictions domestiques. La maison dans tous ses états*, Montréal, Éditions Trait d'union, coll. « Spirale », 2004, p. 60.

nous avons tenu pour fantastique s'offre à nous comme réel, où un symbole prend l'importance et la force de ce qui était symbolisé.³⁸ »

Le tiers nostalgique et le chef d'orchestre sont les acteurs de la mémoire. Ils en contrôlent les mouvements et tissent les fils de l'hypermnésie, l'amnésie, la paramnésie. Ils dirigent les flots de souvenirs, ouvrent et ferment les portes de la maison-subjectivité. Ce sont eux qui pourraient les faire disparaître pour ne laisser que celle donnant sur l'extérieur, et ainsi, faire advenir le réel. Ils reconnaissent la progression du deuil tout au long du récit, en articulent l'acceptation ou le déni par les jeux de mémoire. Ils matérialisent le lieu de mémoire. Car si celui-ci représente le lieu où le sujet peut s'habiter dans sa propre altérité, ce n'est que lorsque le sujet peut reconnaître que la seule porte qui existe, c'est la porte de sa propre maison, et qu'à l'intérieur de celle-ci, au sein de son propre exil et de ses innombrables fictions, il n'y en a pas. Tout s'est imbriqué, la mémoire a relié tous les fils. Il n'y a plus que les portes au seuil de soi. Et au-delà, à ce moment seulement, une possible rencontre.

³⁸ Sigmund Freud, « L'inquiétante étrangeté », dans *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1975, p. 198.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus primaire

TURCOTTE, Élise, *La maison étrangère*, Montréal, Leméac, 2002.

Corpus secondaire

TURCOTTE, Élise, *Le bruit des choses vivantes*, Montréal, Leméac (Babel), 1991.

TURCOTTE, Élise, *Piano mélancolique*, Montréal, Éditions du Noroît, 2005.

TURCOTTE, Élise, *Sombre ménagerie*, Montréal, Éditions du Noroît, 2002.

Études critiques sur l'œuvre de Turcotte

AMYOT, Linda, « Élise Turcotte : Une géographie intime du monde », *Nuit blanche*, n° 90, p. 8-13.

LAROCHELLE, Corinne, « Lire l'image : *Le bruit des choses vivantes* d'Élise Turcotte », *Voix et images*, n° 69, p. 544-557.

NEPVEU, Pierre, « Les choses vivantes d'Élise Turcotte » dans *Lectures des lieux*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2004.

Numéro spécial de *Voix et images*, n° 93, printemps 2006.

Ouvrages théoriques

BACHELARD, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1968.

BELLEMIN-NOEL, Jean, *La psychanalyse du texte littéraire, Introduction aux lectures critiques inspirées de Freud*, Paris, Nathan Université, 1996.

BERNIER, Frédérique, *Les essais de Jacques Brault. De seuils en effacements*, Montréal, Éditions Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 2004.

BURGELIN, Claude, « Comment la littérature réinvente la mémoire », *La Recherche*, n° 344, juillet-août 2001, p.78-81.

DÉCARIE, Isabelle, *Fictions domestiques. La maison dans tous ses états*, Montréal, Éditions Trait d'union, coll. « Spirale », 2004.

DURAS, Marguerite, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993.

FREUD, Sigmund, « Deuil et mélancolie », dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968.

FREUD, Sigmund, « L'inquiétante étrangeté », dans *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1975.

HEIDEGGER, Martin, *Essais et conférences*, Éditions Gallimard, 1958.

JACOB, Suzanne, *La Bulle d'encre*, Montréal, Prix de la revue Études françaises, 1997.

KATTAN, Naïm, *La mémoire et la promesse*, HMH, « Constantes », 1978.

LÉVINAS, Emmanuel, *Totalité et infini*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1968.

ROBIN, Régine, *La mémoire saturée*, Paris, Éditions Stock, 2003.

Ouvrages généraux

GRACQ, Julien, *Le Rivage des Syrtes*, Éditions José Corti, France, 1951.

PEREC, Georges, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974.

PEREC, Georges, *Je me souviens*, Hachette, coll. « Textes du XX^e siècle », 1978.

ROBIN, Régine, *Cybermigrances. Traversées fugitives*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Le soi et l'autre », 2004.

WOOLF, Virginia, *Une chambre à soi*, Paris, Éditions Denoël, bibliothèques « 10/18 », 1992.